

L'ENFANT
DE L'AMOUR,

972

MELODRAME

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Imité de l'allemand, de KOTZESUE,

Par M. CAIGNIEZ; Louis-Charles

*Représenté pour la première fois, à Paris, sur le
Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 25 Septembre
1813.*

Musique de M. LANUSSE. Ballets de M. MILLOT.



PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS - ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1813.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

Le Baron DE VELLENDORF,	M. Frénoy.
AMELIE , fille du Baron.	Mlle. Adèle.
Le Comte DE MULDE, jeune homme ridicule, prétendu d'Amélie.	M. Adam.
ELISA BOETMER ,	Mlle. Lévêque.
FREDERIC, jeune soldat, fils d'Elisa.	M. Grévin.
CHRISTIAN , vieux concierge de Vel- lendorf.	M. Raffile.
HENRI, valet de chambre du Baron.	M. Sallé.
THERESE , femme de chambre d'Amélie.	Mlle. Depas.
UN PAYSAN.	M. Stokleit.
Une Jeune PAYSANNE.	Mlle. Adam.
Gens du Baron.	
Villageois et Villageoises.	

Bayrische
Staatsbibliothek
München

*La scène est au Château de Vellendorf et dans
ses environs*

Vu au Ministère de la Police générale de l'Empire, conformément aux dis-
positions du Décret impérial du 8 juin 1806, et à la Déclaration de Son Excellence
en date de ce jour.

Paris, le 1er. septembre 1805.

Le Secrétaire-général, SAULNIER.

Vu l'approbation, permis d'afficher et représenter. Paris le 1er. septembre 1805

Le Préfet de Police, Baron PASQUIER.

L'ENFANT DE L'AMOUR.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin. Il y a sur le devant à gauche, un pavillon d'une architecture élégante et légère, dont le péristyle est formé de colonnes fort minces que le temps a dégradées. Deux ou trois de ces colonnes sont brisées ; des herbes sauvages et des plantes grimpantes en enveloppent les débris. Sous le péristyle, aux deux côtés de la porte du pavillon, sont deux niches, où l'on voit encore des statues mutilées dont l'une paraît avoir été celle de l'Amour. On aperçoit le château à droite dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI et autres Domestiques, ensuite **CHRISTIAN**.

Henri venant de la droite, suivi de domestiques qui portent des flacons de vin, des fruits, des biscuits, des petits pains, etc. traverse le théâtre et va pour sortir par la gauche, quand Christian survient et l'appelle.

CHRISTIAN

Monsieur Henri! monsieur Henri! où allez-vous donc?

HENRI

N'est-ce pas ce pavillon que je vois là bas?

CHRISTIAN

Pas du tout; c'est celui-ci. Je vous avais cependant bien indiqué, mais vous courez, vous courez!

HENRI

Quoi! c'est ce pavillon qui tombe en ruines, que monsieur le Baron a voulu dire! vous vous trompez peut-être M. Christian.

CHRISTIAN

Comment monseigneur vous a-t-il dit?

HENRI

Il m'a dit : Henri, tu feras porter le déjeuner, devant le péristyle du pavillon de l'aurore; c'est un endroit charmant.

CHRISTIAN

Eh bien, c'est ici.

HENRI

Ah! c'est là l'endroit charmant.

CHRISTIAN

Il l'a été, monsieur Henri; monseigneur a ses raisons pour s'en souvenir.

HENRI

Que voulez-vous dire ?

CHRISTIAN

Rien, rien. (*aux domestiques.*) attendez, vous autres, je vais vous ouvrir cette porte. (*après avoir ouvert.*) Tenez, vous trouverez là dedans un guéridon et des chaises, que vous apporterez ici. Deux domestiques vont chercher dans le pavillon des chaises et un guéridon, qu'ils placent devant le péristyle ; et les autres y déposent ce qu'ils viennent d'apporter.

HENRI, *tandis que les domestiques s'occupent.*

Monsieur Christian, ne m'avez-vous pas parlé d'une petite fête ?

CHRISTIAN

Oui, oui, tout mon monde est prévenu. C'est bien le moins qu'après vingt ans d'absence du château de Vellendorf, notre brave seigneur trouve tous ses vassaux empressés à fêter de leur mieux son heureux retour ; et surtout quand il nous amène sa chère fille, mademoiselle Amélie, qui me paraît bien être la plus aimable personne..

HENRI

Vous ne vous trompez pas, elle est charmante.

CHRISTIAN, *aux domestiques qui ont fini de ranger le déjeuner.*

Maintenant, mes amis, allez presser nos jeunes gens, et qu'avant une heure, ils soient ici (*les rappelant.*) Ah ! écoutez : que la plus jeune et la plus jolie fille du village soit habillée tout en blanc, n'ayant d'autre coiffure qu'une couronne de bluets dans ses cheveux ; qu'elle ait aussi le plus beau bouquet pour offrir. . . allez, allez, le reste me regarde. (*à lui même.*) Puisque monseigneur aime les souvenirs, eh bien, nous lui en donnerons.

SCENE II.

HENRI, CHRISTIAN.

HENRI

De quels souvenirs voulez-vous donc parler ?

CHRISTIAN

Oh ! c'est une ancienne histoire... elle n'est pas de votre tems, jeune homme.

HENRI

Vous me contez cela ?

CHRISTIAN

Non pas, non pas, j'ai bouche close là dessus. Parlons plutôt.. y a-t-il long-tems que vous êtes valet de-chambre de monseigneur ?

HENRI

Six ans à peu près, et c'est comme s'il n'y avait que six mois. Monsieur le Baron est un peu brusque, mais on se fait facilement à son humeur ; il est si bon maître !

CHRISTIAN

Bien, mon ami, cela fait votre éloge ; car il n'y a jamais de bons maîtres pour les mauvais domestiques. Continuez Henri, et vous pourrez voir comme moi, les petits enfans de votre premier

maître. J'ai bientôt soixante ans, et en voilà quarante-cinq que je sers cette respectable famille. Aussi il me semble que ce magnifique château, où j'ai passé toute ma vie, est à moi et qu'on ne pour rait pas plus m'en déposséder que M. le Baron lui-même.

HENRI

Peste ! M. Christian, vous avez là une fort belle propriété.

CHRISTIAN, *riant*.

Eh ! eh ! eh ! n'est-ce pas ? Ah ça, dites-moi donc, M. le Baron a-t-il été bien affligé de la mort de son épouse ?

HENRI

Je sais qu'il l'a pleuré... un peu, parce qu'il a un excellent cœur ; mais, entre nous, leurs caractères ne sympathisaient pas merveilleusement.

CHRISTIAN

Cela ne m'étonne pas. Ce mariage avait été ordonné par le prince. Il a valu à M. le Baron les faveurs de la cour et le haut grade où il est parvenu dans l'armée. Mais je crois que s'il avait pu suivre son inclination...

HENRI

Il aurait fait un autre choix ; je le pense aussi. Il n'y a pas encore long-tems que je lui ai entendu dire à un vieux major de ses amis, dans un de ces momens d'effusion, où une petite pointe... là, vous m'entendez.

CHRISTIAN, *riant*.

Oui, oui, à la fin d'un bon dîner. Eh ! bien, que disait-il ?

HENRI

Il disait : « Mon cher major, beaucoup de femmes m'ont plu » dans ma vie, mais je n'en ai jamais aimé véritablement qu'une » seule. » Et là-dessus, il a achevé de vider son verre.

CHRISTIAN

Ah ! il a dit cela ? hum ! madame la Baronne n'était pas présente sans doute ?

HENRI

Non, non. Quoi qu'il en soit, M. le Baron n'a pas eu trop à souffrir du caractère de sa femme. Car étant presque toujours en campagne, ce ne fut guères qu'un an avant de la perdre, que, quittant tout-à-fait le service à cause de ses blessures, il était revenu vivre maritalement avec elle dans son château en Bohême. Ce séjour ne lui plaisait pas du tout, mais il plaisait fort à la Baronne, parce que c'était là qu'elle était née. Aussi, monseigneur, devenu libre, n'eut rien de plus pressé que de quitter à jamais cette contrée pour venir ici réjouir sa vieillesse de l'air et de l'aspect de son pays natal.

CHRISTIAN

Que je suis content de le revoir, ce cher Adolphe, savez-vous que je l'ai fait sauter cent fois sur mes genoux ?

HENRI

Ah bah ! cela n'est pas possible. Il n'est pas assez jeune pour que...

CHRISTIAN

Pas assez jeune? M. le Baron peut avoir au plus quarante-cinq ans. Mais ses campagnes, ses blessures, les fatigues de la guerre... je ne l'aurais vraiment pas reconnu, moi. Avant-hier, à son arrivée, je ne pouvais m'imaginer que je revoyais ce charmant jeune homme que j'avais tant pleuré, le jour qu'il est parti pour l'armée.

HENRI

Il a donc été bien beau garçon?

CHRISTIAN

Vous ne vous en faites pas d'idée. C'était une tournure... surtout en officier! je me rappelle encore comme toutes nos jeunes filles couraient pour le voir. Quest-ce que c'est, qu'est-ce que c'est, criait-on? c'est monsieur le baron qui va passer. M. le baron, prrrrouou! et les voilà toutes qui partaient comme une volée de pigeons.

HENRI *riant*.

Fort bien, fort bien, j'en conçois cela.

CHRISTIAN, *soupirant*.

Ah! c'était alors le bon tems! j'étais encore aussi, moi... mais suffit. A propos, quel est donc ce jeune homme qui nous est arrivé hier soir, avec un si beau train?

HENRI

C'est le comte de Mulde, le fils d'un conseiller intime, qui est l'un des plus anciens amis de M. le baron.

CHRISTIAN

Ah! oui, je crois me rappeler...

HENRI, *confidemment*.

Je crois que c'est un époux pour mademoiselle Amélie.

CHRISTIAN

Bon! ce jeune seigneur qui a une tournure si... je ne sais pas, je lui trouve un air...

HENRI

Fort ridicule peut-être?

CHRISTIAN

Je n'osais pas le dire.

HENRI

Fraîchement revenu d'un voyage à Paris, il affecte d'imiter les manières françaises et comme il s'y prend mal adroitement, ce qui est grace chez nos voisins, devient insupportable chez lui.

CHRISTIAN, *riant*.

Eh eh eh! il est vraiment... (*reprenant son sérieux*.) Allons paix, M. Henri, nous ne devons pas nous égayer sur le compte des amis de notre maître.

HENRI

Voici M. le Baron.

CHRISTIAN.

Je vous laisse; il faut que j'aille voir si ce que j'ai réglé pour la fête sera bientôt prêt. La musique, la danse, les bouquets... Eh!

mon Dieu, ma harangue qu'il faut que je repasse ! Au revoir Henri. (*Il va pour sortir.*)

SCENE III.

HENRI, LE BARON, CHRISTIAN.

LE BARON

Christian, j'ai à te parler. (*A Henri.*) Henri, sais-tu si ma fille est levée ?

HENRI

Dès la pointe du jour, M. le Baron, à ce que m'a dit sa femme de chambre.

LE BARON

On s'occupe de la toilette, sans doute. On ne veut pas paraître en trop grand négligé devant un hôte élégant et d'aussi bon ton que notre jeune comte de Mulde.

HENRI

Je ne crois pas que mademoiselle Amélie songe à sa toilette, car elle est descendue au jardin de très-bonne heure, et n'est point encore rentrée.

LE BARON

Hé bien, qu'on la cherche, et qu'on lui dise que c'est ici que nous déjeûnons. (*Henri va pour sortir.*) Henri ? (*à Christian.*) tout-à-l'heure, mon cher Christian.

CHRISTIAN, *à part.*

Je n'aurai pas le temps de repasser ma harangue.

LE BARON, *à Henri.*

Après le déjeûner nous irons à la chasse. Aie soin qu'on prépare...

CHRISTIAN

Après le déjeûner, monseigneur, pardon, j'espérais.... Au reste, comme il vous plaira, M. le Baron.

LE BARON

Que veux-tu dire ?

CHRISTIAN

- C'est que j'avais averti vos vassaux et tous les jeunes gens du village... mais on leur dira de revenir.

LE BARON, *riant.*

Ah ! oui, je te comprends, mon bon Christian, tu veux... (*A Henri.*) La chasse après la fête, entends-tu ?

CHRISTIAN, *avec joie.*

Ah ! monseigneur...

LE BARON

Laisse-nous, Henri.

(*Henri sort.*)

SCENE IV.

LE BARON, CHRISTIAN.

LE BARON, à lui-même.

Après vingt ans d'absence, je te revois donc, château de Vellendorf! C'est ici que s'est écoulée mon heureuse enfance; c'est ici que mon cœur, pour la première fois... Tiens, Christian, à l'aspect de ces lieux, c'est l'air de mes jeunes années que je crois respirer encore.

CHRISTIAN

Monseigneur, c'est l'air qui fait toujours le plus de bien à respirer.

LE BARON

Je te sais gré, mon ami, des soins que tu as pris pour que je retrouve ici à peu près tout ce que j'avais laissé.

CHRISTIAN

Sachant depuis trois mois que vous deviez revenir, j'ai tâché, M. le Baron...

LE BARON, à lui-même.

Ce pavillon où jadis... (*en souriant à Christian.*) Par exemple ceci est un peu différent.

CHRISTIAN

Une construction aussi délicate n'était pas de force à résister vingt ans...

LE BARON

Non, non, je conçois... (*Il regarde le pavillon.*)

CHRISTIAN, à part.

Je dirais bien à quoi pense en ce moment M. le Baron.

LE BARON, à lui-même.

Pauvre Elisa Boëtmer! que sont devenus les sermens que je lui fis dans ce pavillon? Que de fois j'accourus ici, attiré par les sons de sa voix touchante! (*Montrant l'intérieur du pavillon.*) Christian, il y avait un clavecin dans cette pièce.

CHRISTIAN

Il y est encore, M. le Baron.

LE BARON

Il y est encore! Quoi, ce tapis verd...

CHRISTIAN

Le couvre depuis vingt ans, M. le Baron.

LE BARON, allant s'asseoir.

Hum!... il doit être en bel état.

CHRISTIAN

Comme tout ce qu'on a négligé pendant cet espace de temps.

LE BARON

Oui... oui, tu as bien raison. (*Une pause.*) Christian?

CHRISTIAN

Monseigneur.

LE BARON

Tu n'as donc pu te procurer aucuns renseignemens ?

CHRISTIAN, *cherchant.*

Des renseignemens !

LE BARON, *impatient.*

Hé bien, oui. De qui t'ai-je entretenu dans mes lettres, depuis un an ?

CHRISTIAN

Ah ! oui, oui, j'y suis. Non, M. le Baron, pas d'autres renseignemens que ceux que j'ai eu l'honneur de vous adresser.

LE BARON

N'as-tu pas oublié, en m'écrivant, quelque circonstance qu'il eût peut-être été important de remarquer ?

CHRISTIAN

Je crois vous avoir écrit dans le temps, M. le Baron, qu'Elisa Boëtmer avait été chassée du château par madame votre mère.

LE BARON

Oui, tu me l'as écrit. Je venais de recevoir l'ordre de partir pour l'armée, quand je reçus ta lettre. Distract alors par une suite d'événemens majeurs, j'ai négligé de te répondre. Mais comment ma mère avait-elle eu la cruauté...

CHRISTIAN

Ce qui avait le plus irrité madame la baronne, ç'avait été l'obstination d'Elisa à lui taire le nom de son séducteur.

LE BARON

Et elle ne l'a pas nommé depuis ?

CHRISTIAN

Non, monsieur.

LE BARON

Elle a eu tort. Dès qu'elle a pu voir que le séducteur avait trahi ses sermens, elle était dégagée des siens. Elle devait revenir trouver ma mère, et lui dire hautement : Madame, le perfide, qui m'a trompée... Christian, tu sais qui elle aurait nommé.

CHRISTIAN, *avec crainte.*

Monseigneur... Elisa n'a point parlé, et... je ne sais rien.

LE BARON

Tu mens. Oui, tu connais le coupable.

CHRISTIAN

Monseigneur... je m'en suis bien un peu douté, mais...

LE BARON, *se levant.*

Ah ! mon cher Christian, si tu savais tout ce qu'il m'a fallu employer de moyens de séduction, pour triompher d'une vertu si pure ! sermens, larmes, désespoir, promesses d'épouser quand je serais devenu libre, rien ne fut épargné. Je n'ai qu'une excuse, c'est qu'entraîné moi-même par une passion insurmontable, je pensais véritablement tout ce que je disais. Cui, mon ami, je ne doute pas que si avant de contracter le mariage dont on m'avait imposé le devoir, la charmante Elisa fût revenue s'offrir à mes regards,

L'Enfant de l'Amour.

Je ne lui eusse à l'instant tout sacrifié, mon rang, ma fortune, l'espoir de ma famille et la faveur du prince. (*Allant se rasseoir.*) Mais laissons cela, et dis-moi ce que devint Elisa dès qu'elle eut quitté ce château.

CHRISTIAN

Elle ne trouva pas même un asyle chez ses parens, qui, dans leur indigence, étaient honnêtes et surtout inflexibles sur l'article de l'honneur. Alors elle gagna à pied le village d'Eigebert. C'est dans la maison du vieux pasteur de ce village qu'elle donna le jour...

LE BARON, *soupirant.*

C'était un garçon.

CHRISTIAN

Oui, monseigneur, c'était un garçon. Quand elle fut rétablie, le charitable pasteur l'adressa à une dame âgée qui habitait la ville voisine. Cette dame lui facilita les moyens de tirer parti de ses talents, fruits de l'éducation distinguée que madame votre mère lui avait fait donner. Elle vécut là environ deux ans; sa conduite exemplaire, son assiduité au travail, sa tendresse pour son enfant, faisaient l'admiration de tout le voisinage. Mais la dame mourut: la pauvre Elisa quitta la ville avec son enfant, et n'a point reparu depuis.

LE BARON

On ne t'a rien appris de plus dans ce village d'Eigebert, ni dans la ville où elle a demeuré?

CHRISTIAN

Non, M. le Baron. L'ordre que j'avais reçu de vous à ce sujet était venu beaucoup trop tard. Le vieux pasteur d'Eigebert était mort depuis plusieurs années, et dans la ville, voici tout ce que j'ai pu recueillir sur le motif qui avait contraint Elisa à s'en éloigner.

LE BARON

Ah! voyons.

CHRISTIAN

Elle était jolie.

LE BARON

Oh! oui, elle était jolie!

CHRISTIAN

Or, monseigneur, une jolie fille ne l'est pas impunément. Celle-ci avait fait une faute, mais elle ne voulait pas en commettre une seconde. Et c'est pour échapper aux poursuites d'un jeune seigneur très-riche et très-aimable, qu'elle s'est vue forcée de chercher ailleurs un asyle où, sous un autre nom probablement, elle aura pu demeurer ignorée et tranquille.

LE BARON

L'infortunée! elle est peut-être dans le besoin, et je ne puis la secourir, lorsque j'ai le pouvoir et le désir de lui assurer une fortune indépendante, faible dédommagement sans doute de ce qu'elle souffert pour moi!

CHRISTIAN, *à part.*

Faible, c'est le mot.

LE BARON, *vivement.*

Hein?... tu dis, Christian...

CHRISTIAN

Rien, rien, monseigneur. Je pensais aussi à cet enfant...

LE BARON

Hélas! si le malheureux existe, que sera-t-il devenu?

CHRISTIAN

Un bien joli garçon, je parie!

LE BARON, *se levant.*

Et je n'ai qu'une fille!

CHRISTIAN

Que vous aimez bien, M. le baron.

LE BARON

De tout mon cœur, parbleu! mais... c'est une fille. Il va laisser éteindre le beau nom de Vellendorf. Ce ne sera plus un Vellendorf que mes braves et nombreux vassaux nommeront à l'avenir leur seigneur et maître. Ah! cette idée...

CHRISTIAN

A votre place, monseigneur, je me remarierais, seulement pour avoir...

LE BARON

Encore des filles, peut-être, qui sans rétablir mon nom, viendraient dépouiller ma chère Amélie... Allons, tu ne sais ce que tu dis.

CHRISTIAN

C'est vrai, monseigneur, mademoiselle Amélie est si aimable, qu'en vérité ce serait conscience. (*riant.*) Eh! eh! eh! monsieur le baron, j'ai dans l'idée que nous aurons bientôt une noce au château.

LE BARON

Une noce! j'en doute un peu. Mon vieux ami le conseiller intime, m'a envoyé là un original qui ne me paraît guères... mais il faut que je sache ce qu'il paraît à ma fille; car c'est là le point capital. Je n'entends point contraindre mon Amélie à former des nœuds... Bon, la voici, laisse-moi, Christian.

CHRISTIAN

Oui, monsieur le baron. (*à part*) Le tems s'écoule et ma harangue... il faudra, je le vois, que monseigneur s'en pässe aujourd'hui. (*il sort.*)

SCENE V.

LE BARON, AMÉLIE, *en négligé galant.*

AMÉLIE

Bon jour, mon père.

LE BARON, *l'embrassant.*

Bon jour, mon Amélie.

AMÉLIE

Vous avez déjeuné sans moi!

LE BARON

Non, ma fille, je t'ai attendu, en causant avec mon vieux Christian, qui m'a rappelé un temps... As-tu bien dormi, mon enfant?

AMÉLIE

Parfaitement, mon père.

LE BARON

Sans interruption, sans rêves?

AMÉLIE

Du moins je ne m'en souviens pas.

LE BARON

Dis-tu vrai? l'image d'un jeune homme n'est pas venu troubler ton sommeil?

AMÉLIE

D'un jeune homme! quel jeune homme?

LE BARON

Notre hôte d'hier soir, par exemple, le comte de Mulde.

AMÉLIE

Non, mon père, je vous l'assure.

LE BARON

Comment le trouves-tu?

AMÉLIE

Mais... bien.

LE BARON

Après?

AMÉLIE

Oh! c'est tout.

LE BARON

Ah! c'est tout. Ecoute, Amélie, le père du comte est mon plus ancien, mon meilleur ami; il m'a vingt fois témoigné le désir de resserrer encore les nœuds de notre amitié, en me donnant son fils pour gendre. Qu'en dis-tu?

AMÉLIE

Si vous l'ordonnez, mon père...

LE BARON

Non, non. Mais je veux savoir si le jeune comte te plait. Tu l'as déjà vu l'hiver dernier à la ville et surtout à ce bal de l'ambassadeur de France, que tu te rappelles sans doute.

AMÉLIE, *soupirant.*

Oh! oui, mon père, je me le rappelle.

LE BARON

Bon! le souvenir de ce bal te fait soupirer. C'est fort bien. Le comte de Mulde a dansé plusieurs fois avec toi, il paraissait te faire une cour assidue, et dieu sait toutes les jolies choses qu'il a pu te dire.

AMÉLIE

Il se peut que dieu le sache, mais pour moi je ne m'en souviens pas.

LE BARON

Ah! tu ne t'en souviens pas. (*a part.*) cela sonne mal. (*haut*) tu ne l'écoutes donc pas?

AMÉLIE

Je vous dirais difficilement ce qu'il m'inspire; je ne hais personne et... mais si vous le voulez absolument.

LE BARON

Eh! non, te dis-je. Je te demande si tu le veux, toi. Voyons, réponds-moi franchement. Quand on te parle du comte, cela te fait-il peine ou plaisir?

AMÉLIE

Ni l'un, ni l'autre, mon père.

LE BARON, *à part.*

Hum! (*haut.*) Quand il s'approche de toi, n'éprouves-tu rien d'extraordinaire?

AMÉLIE

Non... (*réfléchissant.*) Si fait cependant, une fois...

LE BARON, *à part.*

Allons, cela va venir.

AMÉLIE

C'était à ce bal dont nous parlions, lorsqu'il m'a marché sur le pied. Oh! je l'aurais volontiers...

LE BARON

Mademoiselle, pas de plaisanterie, s'il vous plaît. Pourquoi donc te vois-je rire quelquefois de si bon cœur quand il te parle?

AMÉLIE

C'est qu'il m'amuse: il est si original! surtout quand il me parle du goût qui le distingue et que son voyage en France a singulièrement perfectionné, selon lui.

LE BARON, *à part*

Allons, allons, rien à faire ici pour le comte.

AMÉLIE

Que dites-vous donc, mon père?

LE BARON

Je dis... (*allant vers le pavillon.*) Je ne dis rien.

AMÉLIE, *le retenant.*

Mais vous murmuriez quelque chose tout bas. Je serais fâchée...

LE BARON

Je disais que monsieur le comte pourrait bien s'en retourner comme il est venu.

AMÉLIE

Pourquoi donc, mon père, si vous l'ordonnez...

LE BARON

Eh! morbleu, finiras-tu, avec ton maudit refrain: *si vous l'ordonnez, mon père!* Sais-tu que tu mériterais... Eh! bien, oui, mademoiselle, pour vous apprendre à me contrarier je vous en donne et très-positivement...

AMÉLIE, *timidement.*

Prononcez, mon père.

LE BARON

De juger par toi-même, si l'époux qu'on te propose peut ou non te convenir. (*la caressant.*) Va, rassure-toi, mon Amélie, je ne désire au monde que ton bonheur.

AMÉLIE

Ah! mon père, que vous êtes bon!

LE BARON

Fort bien, fort bien. Mais j'ai une autre question à te faire. Tu n'aimes pas le comte de Mulde, c'est convenu, n'est-ce pas?

AMÉLIE

Oui, mon père.

LE BARON

Bien, bien. Continue à me répondre de même. Y a-t-il quel-
qu'autre jeune homme qui te plairait davantage?

AMÉLIE, hésitant.

Mon père...

LE BARON

C'est oui ou non, qu'il faut répondre.

AMÉLIE

Mais si ce n'était ni l'un ni l'autre? ne peut-on trouver quelqu'un
aimable, sans que pour cela le cœur...

LE BARON

Ne parlons pas encore du cœur. Je te demande si quelqu'autre
que le comte te plairait davantage. Est-ce oui? est-ce non?

AMÉLIE

Eh bien, c'est oui, mon père.

LE BARON

A la bonne heure. Le nom du jeune homme?

AMÉLIE

Je ne le sais pas.

LE BARON

Ah! — Où l'as-tu vu?

AMÉLIE

Au bal de l'ambassadeur.

LE BARON

Voilà donc pourquoi tout-à-l'heure le souvenir de ce bal...
Son état?

AMÉLIE

Officier, dans le régiment d'Oberstad.

LE BARON

Tu sais le nom du régiment!... T'a-t-il parlé?

AMÉLIE

Très-peu, quand j'ai dansé avec lui.

LE BARON

Ah! tu as dansé avec lui.

AMÉLIE

Une seule fois. Vous l'avez peut-être remarqué, mon père,
vous passâtes justement, auprès de moi dans ce moment là; et
cet officier s'est approché pour vous saluer.

LE BARON

Il m'a salué? En effet j'ai quelqu'idée... mais je n'ai pas fait trop attention...

AMÉLIE

Comment? vous ne vous rappelez pas un jeune homme de taille moyenne, d'une agréable tournure, dansant avec grace, physionomie douce, spirituelle; et des yeux...

(Elle s'interrompt voyant que son père la regarde fixement.)

LE BARON

Des yeux?... Il me semble qu'il en avaient tous.

AMÉLIE

Oh mais, je n'ai vu qu'à lui des yeux comme ceux-là.

LE BARON

Diable! ils étaient donc bien extraordinaires. Tu n'as pas revu cet officier depuis?

AMÉLIE

Je crois l'avoir aperçu deux fois passer sous nos fenêtres; mais il n'a pu me voir, lui, car je me tenais derrière un rideau.

LE BARON

Bon! lui avoir refusé le plaisir de te voir, quand de ton côté tu pouvais le considérer tout à ton aise. eh! mais, c'était une trahison.

AMÉLIE, honteuse.

Mon père....

LE BARON

Ah ça, que prétends-tu faire de cet amour de roman?

AMÉLIE

Mais il n'est pas question d'amour ni de roman, mon père.

LE BARON

Quoi! ce n'est pas... Ah! oui, c'est vrai; remarquer un inconnu, qui possède une physionomie douce, spirituelle, et des yeux comme personne n'en a, un jeune homme qu'on se contente de regarder furtivement passer de derrière un rideau! où diable allais-je m'imaginer!, moi, que c'était là de l'amour?

AMÉLIE

Fort bien; mon père, moquez-vous de moi. Ne m'avez-vous pas demandé s'il y avait quelqu'un que je pusse préférer au comte? j'ai dit oui, et je vous ai cité ce jeune homme. J'aurais pu tout aussi bien vous en citer un autre.

LE BARON

Sans doute, sans doute. Rien de plus naturel, mon enfant, allons, j'ai tort.

AMÉLIE

Certainement vous avez tort.

LE BARON

C'est que, vois-tu, si tu avais aimé ce jeune homme, il aurait été bon de s'informer... mais puisqu'il n'en est rien...
(allant vers le pavillon.) Déjeûnons.

AMÉLIE

N'attendons-nous pas notre hôte ?

LE BARON

Je l'ai fait avertir, s'il ne vient pas... Ah ! le voici.

SCÈNE VI.

Les Précédens, LE COMTE, *en toilette fort recherchée.*

LE BARON

Eh ! arrivez donc, monsieur le comte. Ma foi, nous allions déjeuner sans vous.

LE COMTE

Bon jour, monsieur le baron. Mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

LE BARON, *allant s'asseoir ainsi qu'Amélie.*

Allons, monsieur, faites comme nous.

LE COMTE, *restant debout.*Mille pardons de vous avoir fait attendre. Je me suis levé de très-bonne heure, mais on est bien aise avant de paraître... (*montrant sa toilette.*) Il faut au moins être présentable.

AMÉLIE

Vous êtes toujours bien, monsieur le comte.

LE COMTE

Ah ! mademoiselle, je suis... c'est vous qui êtes toujours... certainement vous êtes charmante. Mais vous ne savez pas ce qui m'a tant retardé ? mon valet de chambre a fait une gaucherie qui me met au désespoir. C'est une perte qui pour le moment est irréparable.

LE BARON

J'en suis bien fâché.

LE COMTE

Imaginez-vous...

AMÉLIE, *lui présentant un verre*

Monsieur veut-il accepter ce verre de Madère ?

LE COMTE

Ce verre de nectar, voulez-vous dire, mademoiselle, puisqu'il est présenté par vous. (*En trempant un biscuit dans son verre.*) Vous saurez donc...

LE BARON

Que ne vous essayez-vous, comte ?

LE COMTE, *se donnant des grâces.*Ne faites pas attention, j'aime mieux rester de bout. Je vais, je viens je tourne et cela ne m'empêche pas de causer. Or donc, mon imbécille de valet de chambre... (*avalant son biscuit.*) Délicieux, mademoiselle, délicieux, ma parole d'honneur.

AMÉLIE

Eh bien, monsieur, votre valet de chambre ?

LE COMTE

Ce misérable ! je lui dis hier, lorsqu'il emballait mes effets,

pour venir ici : « Philippe, il y a là sur la commode, un petit flacon d'une essence précieuse. N'oublie pas de l'emballer. Tu sais, lui dis-je, que je ne peux pas m'en passer. » En effet, mademoiselle, on en chercherait vainement de pareille dans toute l'Allemagne. C'est un parfum admirable qui ne se fait qu'à Constantinople et ne se vend qu'à Paris. Eh bien! croiriez-vous, monsieur le baron, que ce malheureux l'a oublié tout net. Oui, d'honneur, ce beau me exquis que je me faisais une fête de vous faire respirer, il l'a laissé chez moi.

LE BARON

C'est une chose épouvantable!

AMÉLIE

Oublier un objet d'une aussi absolue nécessité, en vérité il faut être...

LE COMTE

C'est affreux. (*achevant de boire*) Excellent, excellent, en vérité. Et cependant voilà un homme qui depuis trente ans est à notre service. Et pour récompense de toutes les bontés que ma famille a eues pour lui pendant trente ans, que fait-il? dans l'occasion la plus importante pour son jeune maître, il oublie son flacon d'essence de Constantinople! aussi, je vous l'avouerai, je n'ai pu modérer ma colère et peu s'en est fallu que je ne lui donnasse son congé.

AMÉLIE

on congé!

LE BARON

A un domestique de trente ans!

LE COMTE

Rassurez-vous, le diable connaît mon faible, il a pleuré et j'ai pardonné.

AMÉLIE, *ironiquement.*

Bien, monsieur, c'est grand de votre part.

LE BARON, *se levant à part.*

Oh! cet homme ne nous convient pas.

(*Prélude de la fête.*)AMÉLIE, *se levant aussi*

Qu'est-ce que c'est, mon père?

LE BARON

Une petite fête que le bon Christian veut nous donner. Ce sont les gens du village qu'il nous amène.

LE COMTE

Une fête villageoise? aimez-vous cela, mademoiselle, pour moi, je n'aime que les fêtes de la cour. Voir des paysans danser! en vérité....

AMÉLIE

Chacun son goût, M. le comte.

LE COMTE

Certainement, certainement. Je ne blâme pas...

L'enfant de l'amour

LE BARON

Ne seriez-vous pas d'avis, Comte, que nous fissions une partie de chasse avant le dîner ?

LE COMTE

Bravo, M. le baron, excellente idée ! j'en suis vraiment.

LE BARON

Nous partirons aussitôt après la fête.

LE COMTE

Eh bien, moi, pendant votre fête, je vais m'habiller convenablement Mademoiselle, vous verrez mon élégant habit de chasse, il est d'un goût... c'est en France que je l'ai fait faire et c'est tout dire. Et mon fusil, baron ! Ah ! c'est mon fusil qu'il faut voir. Damasquiné en or, et la crosse toute garnie en nacre de perles. Ah !

LE BARON

Tuez-vous, avec ce beau fusil-là ?

LE COMTE

Oui, oui, certes. Mais voyez-vous, je suis trop prompt, trop vif, et je n'ai pas toujours la patience...

LE BARON

J'ai là un vieux fusil, sans apparence, avec lequel je manque rarement d'atteindre ma perdrix au vol.

LE COMTE

Cela se peut, mais moi je ne me pique pas...

LE BARON

De coup d'œil et d'adresse ?

LE COMTE

Pardonnez moi, j'en ai beaucoup, infiniment; mais comme je vous ai dit, ma trop grande vivacité... et puis le défaut d'habitude... cela fait que... vous comprenez, mademoiselle. Allons, je vous laisse, pour aller m'occuper de mon équipage de chasse. Vous verrez mon habit, c'est que vraiment il me va !... dernièrement au château de mon père, une des plus jolies dames de la cour m'en a fait compliment. d'honneur elle ne se lassait pas de me regarder.

AMELIE

Allez donc promptement, monsieur, vous mettre sous les armes.

LE COMTE

C'est charmant ce que vous dites, mademoiselle. Oui, sous les armes pour attaquer ce cœur que je brûle de conquérir. Je compte sur la victoire.

LE BARON

Oui, si vous avez des intelligences dans la place.

LE COMTE

On l'emporte d'assaut, quand on n'en a pas. Pardon, belle Amélie, (il lui baise la main.) Préparez bien votre défense, si vous voulez retarder le moment de la capitulation.

(Il sort.)

SCENE VII.

LE BARON, AMELIE.

AMELIE

Eh bien, mon père?

LE BARON

Où diable mon vieux ami a-t-il été s'imaginer qu'un pareil original... Cependant me voilà fort embarrassé, moi, je ne peux pas renvoyer sans façon le fils d'un ami si cher : je le renverrai pourtant, oh ! pas de doute. Mais il faudrait lui faire entendre avec ménagement...

AMELIE

Je m'en charge, si vous voulez.

LE BARON

Que lui diras-tu ? voyons.

AMELIE

Monsieur, je ne vous aime pas du tout, et je ne veux pas vous épouser.

LE BARON

Tu appelles cela du ménagement, toi ?

AMELIE

Sans doute, car nous continuerons de lui faire accueil, nous lui dirons : vous, très-poliment : *accordez-nous encore quelques jours* ; et moi avec tout autant de politesse : *oui, monsieur, si vous renoncez à vos prétentions, restez et vous me ferez plaisir ; sinon, allez vous-en.*

LE BARON

Hum ! tu as une manière d'arranger les choses... nous verrons cela. (*Marche de la fête.*) Ah ! voici...

SCENE VIII.

Les Précédens, CHRISTIAN, Villageois et Villageoises portant des bouquets, Gens du Château.

LE BARON, à Christian qui s'avance à la tête des Villageois.

Qu'est-ce donc, Christian, viendrais-tu nous haranguer par hasard ?

CHRISTIAN

Hélas ! monseigneur, au lieu d'une harangue, ce sont des excuses que je viens vous faire. Si le tems me l'avait permis, vous m'auriez entendu vous dire en termes assez éloquens, j'ose m'en flatter, combien votre retour... car enfin nous vous aimons de si bon cœur et nous sommes si enchantés de vous voir revenu parmi nous, avec notre jeune et charmante maîtresse, qu'il fallait bien vous exprimer....

LE BARON

C'est assez, mon ami, tu viens de nous dire, sans t'en apercevoir, ce que nous désirions le plus d'entendre.

CHRISTIAN

Ah! monseigneur, tant d'indulgence... (*A un paysan.*) Hé bien, c'est sans préparation que je viens de parler. (*A tout le monde.*) Allons, vous autres, voilà le moment de présenter vos bouquets.

(On présente des bouquets au baron et à sa fille, et l'on danse. Vers la fin du ballet, une jeune fille, vêtue de blanc, une couronne de bleuets dans ses cheveux, s'approche du baron, et lui offre un très-gros bouquet, auquel une écharpe richement brodée sert de lien. Le Baron, en prenant son bouquet, la regarde avec une vive attention, et le ballet s'interrompt.)

LE BARON

Quelle est cette aimable personne?

CHRISTIAN

Monseigneur, c'est la fille de votre fermier Peters.

LE BARON

Mais c'est qu'elle est vraiment jolie... Cette couronne de bleuets qui pare sa tête, lui donne... (*Remarquant l'écharpe.*) Que vois-je?... cette écharpe... Eh! c'est la même qu'en une occasion semblable, avec cette même parure. (*Il se lève, puis se détournant pour cacher son émotion.*) Pauvre Elisa, c'est ainsi que je t'ai vue!

CHRISTIAN, *l'observant en riant.*

Eh eh eh! le souvenir produit son effet.

LE BARON, *attendri, et voulant paraître fâché.*

Tu me le paieras, Christian.

AMÉLIE

Qu'est-ce que c'est donc, mon père?

LE BARON

Rien... rien, ma chère mélie. [*A la jeune fille.*] Ma belle amie, je vous remercie de votre bouquet, il est trop beau, il est... je vous doterai quand vous vous marierez. Puissiez-vous être plus heureuse... (*A part.*) Pauvre Elisa!

CHRISTIAN

Elle danse aussi fort bien, M. le Baron, si vous vouliez...

LE BARON, *allant se rasseoir.*

Volontiers.

(La jeune fille danse un pas qui se termine par le ballet général.)

SCENE IX.

Les Précédens, HENRI.

HENRI

M. le baron, un domestique de madame la chanoinesse de Vordac, vient d'apporter cette lettre.

LE BARON

La chanoinesse de Vordac!

CHRISTIAN.

C'est votre voisine, monseigneur. Son château n'est qu'à deux portées de fusil du village, sur la route de...

LE BARON
Ah! oui, je sais, cette jolie brune dont la mine friponne...

CHRISTIAN
La friponne a cinquante ans, M. le Baron.

LE BARON
Eh! oui, c'est vrai. A quoi pensais-je donc d'oublier les vingt ans qui se sont écoulés depuis que la chanoinesse... Voyons ce qu'elle m'écrivit.

(Il lit bas.)
CHRISTIAN, à part.
C'est la petite avec son écharpe et sa couronne de bluets, qui lui avait escamoté ces vingt ans là.

LE BARON, s'interrompant de lire.
Je connais cette famille. (A Amélie) La chanoinesse me recommande vivement un officier de ses parens, nommé Walhen, qui vient d'arriver chez elle en congé. Ce jeune homme est sans fortune, et n'est encore que lieutenant dans le régiment d'Oberstadt.

AMÉLIE, vivement.
D'Oberstadt!

LE BARON, avec malice.
Oui, ce régiment dont tu as si bien retenu le nom.

AMÉLIE
Et vous connaissez le jeune homme!

LE BARON
Non pas lui, mais j'ai beaucoup connu son père, le capitaine Walhen, brave officier qui a servi sous mes ordres, et que j'ai vu tomber glorieusement à côté de moi dans ma dernière campagne. (Regardant la lettre.) Oui, oui, madame la chanoinesse, bien volontiers, parbleu, le fils du capitaine Walhen a des droits que j'aurai soin de faire valoir. (Il continue de lire tout bas.)

AMÉLIE
Oui, mon père, il faudra l'avancer. Sa parente nous le présentera sans doute.

LE BARON
Pas du tout, car voici ce qu'elle ajoute : « Je me serais fait un devoir, M. le Baron, d'aller moi-même vous présenter mon cher » Walhen, mais retenue habituellement chez moi par mes infirmités... » (A lui-même.) Ses infirmités!

CHRISTIAN
Voyez un peu, avec sa mine friponne!

AMÉLIE
Vous allez répondre, mon père?

LE BARON
Je ferai mieux. Pour aller à la chasse, nous passons devant le château de madame de Vordac. Hé bien, je m'arrête un instant pour aller lui rendre mon hommage et l'assurer de vive voix du désir que j'ai de l'obliger.

AMÉLIE
C'est bien penser, mon père.

SCENE X.

LE COMTE, *en habit de chasse, avec un beau fusil sur l'épaule ;*
et les Précédens.

LE COMTE

Quand vous voudrez, M. le Baron, me voilà prêt.

LE BARON

Nous allons partir, M. le Comte.

LE COMTE, *tournant sur lui-même à droite et à gauche.*
Hé bien, mademoiselle, voilà... Comment me trouvez-vous ?

AMÉLIE

Hé mais, très-bien.

LE COMTE

N'est-ce pas ? Vive Paris, ma foi ! En Allemagne on se couvre,
ce n'est qu'en France qu'on s'habille... Et ce fusil ?

AMÉLIE

Admirable.

(Le Baron reste rêveur à considérer le pavillon.)

LE COMTE

Hé bien, partons-nous ? (*A Amélie.*) Désespéré, mademoiselle,
de passer ainsi quelques heures éloigné de vous. Diane m'appelle
dans les bois, mais rassurez-vous, elle ne me rendra point infidèle
aux charmes d'Amélie. (*Au baron.*) Venez-vous, M. le Baron ?
(*A lui-même.*) Hé mais, demandez-moi ce qui peut le retenir là ?

CHRISTIAN, *à part.*

C'est encore Elisa Boëtmer, sans doute.

LE BARON, *à demi-voix à Christian.*

Christian, nous ferons réparer ce pavillon. (*A ses gens.*) Par-
tons.

(Il s'éloigne avec le comte, Henri et plusieurs chasseurs. Amélie conduit son
père jusqu'à la coulisse, et tous les villageois se rangent pour les laisser
passer.)

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une grande route. On voit dans le fond, au-dessus d'une colline peu élevée, les dernières maisons d'un village. A gauche, sur le devant, est une haie qui est censée former un des côtés du clos d'une pauvre chaumière qu'on ne voit pas. La haie est coupée par une petite porte rustique, en mauvaises planches, qui donne entrée dans le clos. A droite, en face de la petite porte est un banc de gazon au pied d'un arbre qui lui sert de couvert.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, HENRI, et autres Domestiques en chasseurs.

LE BARON

Où donc est M. le Comte? Je croyais qu'il nous suivait.

HENRI

Tout-à-l'heure, M. le Baron, je l'ai vu s'asseoir sur le bord du chemin, pour ajuster, je crois, quelque chose à son fusil. Ce bouquet d'arbres là-bas nous le cache en ce moment.

LE BARON

Où! c'est qu'il en est si fier de son beau fusil!... (*A lui-même en riant.*) Eh eh eh! je pense encore à cette pauvre chanoinesse que je viens de voir là dans son grand fauteuil!... Des coussins à droite, des coussins à gauche... Elle, que j'ai vue si leste, si séillante!

HENRI

Ah! vingt ans de plus, M. le Baron...

LE BARON

Ne s'est-elle pas avisée de témoigner aussi beaucoup de surprise en me revoyant? Je suis donc bien changé, à son compte! et pourquoi pas? mon bon Christian lui-même n'a-t-il pas eu l'impertinence, à mon arrivée, d'hésiter un instant à me reconnaître? Allons, allons, après vingt ans d'absence, il faut bien s'attendre au petit désagrément de ces reconnaissances-là... Sais-tu, Henri, que c'est un charmant jeune homme que ce M. de Walhen, parent de la chanoinesse?

HENRI

Oui, oui, M. le Baron, il est certainement...

LE BARON

En me reconduisant, il causait de chasse avec moi, et il en parlait de manière à me faire croire que c'est un déterminé chas-

seur, et que nous pourrons souvent, pendant son séjour ici. . . .
Vraiment il m'a plu, et certe, en mémoire de son père que j'esti-
mais beaucoup, je ferai pour son avancement tout ce qui dépendra
de moi.

HENRI

Vous l'aviez déjà vu, M. le Baron.

LE BARON

Je l'ai vu!

HENRI

Oui, monsieur. Je l'ai reconnu tout de suite, moi. C'est cet offi-
cier qui a dansé avec mademoiselle votre fille au bal de l'ambas-
sadeur.

LE BARON

Hein? qu'est-ce que tu dis donc?

HENRI

Je dis que ce jeune homme. . .

LE BARON, *à part.*

Ah! diable, ce serait celui dont les yeux plaisaient tant à ma
fille! . . . hum! . . . ceci devient. . .

HENRI

Qu'est-ce donc, M. le Baron?

LE BARON, *réveur.*

Rien, rien. (*A part.*) Walhen est d'une famille distinguée,
mais. . . il n'est pas assez avancé dans la carrière militaire pour
qu'on puisse penser. . . (*Avec vivacité.*) Et moi, qui viens de l'en-
gager à venir souvent partager ma table et chasser avec moi! Me
voilà dans un bel embarras.

HENRI, *à part.*

Je ne conçois pas ce qui peut tourmenter M. le Baron.

LE BARON, *toujours réveur.*

Ma foi je dirai à la chanoinesse. . . Hé bien, qu'est-ce que je lui
dirai? Irai-je, avant d'être sur que j'ai raison de m'alarmer. . . .
Non, non, cela ne ressemblerait à rien. (*Riant.*) Parbleu! il faut
convenir que la rencontre est bizarre! . . . Ah! voilà M. le Comte
enfin.

SCENE II.

Les Précédens, LE COMTE.

LE BARON

Savez-vous, Comte, que s'il faut souvent vous attendre ainsi. . .

LE COMTE

Pardon, pardon. Je m'étais aperçu que la pierre de mon fusil
ne vallait rien, et j'ai voulu y remédier avant d'aller plus loin. Je
suis bien fâché de ne m'en être pas approvisionné en France, où
elles sont incomparablement meilleures.

LE BARON

Allons, voilà que les cailloux de France valent mieux que les

nôtres, à présent ! Mais pourquoi donc avez-vous quitté ce merveilleux pays ?

LE COMTE

Ah ! pourquoi, pourquoi ! c'est mon père qui a voulu. . . Il a par fois desinguliers caprices, mon père ! Aussi, tout en arrivant, j'ai fort bien su le lui dire.

LE BARON, *ironiquement.*

Vraiment il méritait cela. (*A part.*) Et cet original deviendrait mon gendre ! (*Haut.*) Allons, marchons ; nous gagnerons la li-sière du bois, où l'on mesure que nous trouverons beaucoup de gibier. Venez me montrer votre savoir faire. Visez bien surtout, car je vous avertis que les perdrix allemandes sont aussi malignes que celles de France.

LE COMTE, *riant.*

Vous raillez, M. le Baron. Bien, bien, cela ne me fâche pas du tout.

LE BARON

Venez, venez.

(Au moment où les chasseurs s'éloignent, Elisa paraît dans le fond, sur la colline : Elle descend avec peine, en aidant sa marche d'un bâton. L'étoffe et la forme de ses vêtements en mauvais état, annoncent encore une aisance passée. Elle a sur la tête un fichu de soie de couleur obscure, noué sous le menton, pour se garantir du soleil. Elle porte un petit paquet sous le bras.)

SCENE III.

ELISA, *seule.*

Ces chasseurs qui s'éloignent. . . C'est ainsi qu'autrefois j'ai vu les habitans du château de Wellendorf partir gaiement pour la chasse sous la conduite du jeune baron. . . Ce village que j'aperçois là bas, c'est Wellendorf ; c'est là que mes premières années se sont écoulées dans l'innocence et le bonheur ; pourquoi faut-il. . . Malheureuse Elisa ! . . . Ah ! évitons de passer par ce village. . . Mais la fatigue m'accable. (*Elle s'assied sur le banc de gazon.*) Si mon Frédéric savait ce que sa mère souffre en ce moment ! Sil savait. . . . Mais, hélas ! sais-je moi-même si ce cher enfant existe en core ; un soldat est exposé à tant de dangers ! et il y a si long-temps que je n'ai reçu de ses nouvelles ! O mon Dieu ! accorde-moi la grâce, avant que je meure, de pouvoir au moins serrer encore une fois mon fils dans mes bras ! . . . Et toi, perfide Adolphe, auteur de tous mes maux, va, je prie le ciel qu'il te pardonne. Le cruel ! que dirait-il si le hasard m'offrait maintenant à ses yeux ? Sous ces misérables vêtements, sous ces traits flétris avant le temps par le chagrin et l'infortune ; sans doute il ne reconnaîtrait pas son Elisa, celle qu'il avait juré. . . (*Portant la main à son front.*) Ah ! . . . (*Pause.*) Je suis encore bien loin de la ville, aurai-je la force d'aller jusques-là ? La faim, une soif dévorante. . . Qui prendra pitié de mon malheur ? (*Elle reste absorbée.*)

L'Enfant de l'Amour.

SCENE IV.

ELISA, une jeune fille pauvrement vêtue. (Elle a un panier sur sa tête et va pour entrer dans l'enclos à droite.)

LA JEUNE FILLE.

Bonjour, la bonne mère.

ELISA.

Ah ! bonjour, ma jeune amie, dites moi... (Elle essaye de se lever, puis se rassied.) O ciel ! je ne pourrai jamais...

LA JEUNE FILLE, déposant vivement son panier auprès du banc.

Eh ! mon Dieu, qu'avez-vous donc ?

ELISA.

Est-ce là que vous demeurez, ma petite ?

LA JEUNE FILLE.

Oui, dans cette pauvre chaumière qui est là au fond de notre cour.

ELISA, hésitant.

Eh bien, ne pourriez-vous pas... procurer à une pauvre femme.

LA JEUNE FILLE, vivement.

Du pain peut-être ?

ELISA, d'une voix étouffée.

Oui.

LA JEUNE FILLE, à part.

Ah ! que je suis fâchée !...

ELISA.

Quoi ? vous me refuserez...

LA JEUNE FILLE, tristement.

Hélas ! du pain... il n'y en a pas en ce moment à la maison. mon père est allé à la ville et doit en rapporter, mais en attendant, comment donc faire ? nous sommes bien pauvres, ma chère dame, et il n'y en a pas même chez nous... ah ! écoutez, j'ai là du lait que je viens de chercher chez ma marraine, voulez-vous en boire ?

ELISA.

Bien volontiers, ma chère.

LA JEUNE FILLE, prenant un petit pot dans son panier.

Oh mon Dieu, mon Dieu, pourquoi ai-je déjeûné si tôt ce matin ? tenez, buvez. (Elisa boit avidement, puis rend le vase.) Mais il y en a encore, buvez, buvez, c'est de bon cœur que je vous l'offre.

ELISA.

Je vous remercie. Cela m'a fait du bien.

LA JEUNE FILLE.

Ah ! tant mieux. Pourquoi n'ai-je pas autre chose...

ELISA.

Que Dieu te récompense, aimable enfant !

Bon jour, bonne femme, ma mère m'attend au bout de notre clos; bonjour, bonjour, et Dieu vous garde.

(Elle entre dans son enclos.)

SCÈNE V.

ELISA, seule.

Bonne et charitable enfant ! je me sens soulagée et je pourrai peut-être. (Elle va pour reprendre son paquet.) Mais jouissons encore quelques instans de la fraîcheur, de cet ombrage. Mes paupières s'appesantissent; si je pouvais... ô doux sommeil, viens-tu suspendre au moins... le sentiment de mes douleurs.

(Elle s'endort, appuyée contre l'arbre.)

SCÈNE VI.

FREDERIC, ELISA endormie.

(Frédéric, le sac sur le dos, arrive lestement, en fredonnant un air.)

FREDERIC, s'arrêtant.

Trouverai-je bientôt une auberge ? — Ah bon, je crois qu'en voilà une là bas. Prenons courage, mais un moment, examinons d'abord nos finances, je me suis régalez hier, il ne faut pas... (Il tire quelques pièces de monnaie, puis cherche avec inquiétude dans toutes ses poches.) Eh bien ? — est-ce que j'aurais perdu... eh mon Dieu ! cela n'y est plus. (Il cherche encore.) Peine inutile ! on m'a donc volé ? mais où ? quand ? — oh mais ce petit homme sec qui soupait hier à côté de moi... c'est cela ; le coquin a couché dans la même chambre, Oh ! c'est lui ; c'est lui qui tandis que je dormais... aura... parbleu ! me voilà bien ! (regardant ce qu'il a dans la main.) Voilà donc ce qui me reste. Heureusement j'espère bien arriver demain à la maison, et Dieu merci, ma mère a de quoi réparer cette petite perte. — Oui, mais comment achever ma route avec ceci ? il y a tout au plus de quoi payer une bouteille de mauvais vin. Allons, Frédéric, tu arriveras à jeun, mon ami. (Avec un mouvement violent.) Par la ventrebleu ! si l'inférieur petit homme retombe un jour sous ma main...

(Il regarde sa monnaie.)

ELISA se réveillant en sursaut.

Quel bruit... ah ! c'est ce militaire... eh mon dieu, ses traits. (Elle se lève et s'approche tout doucement pour le considérer.)

FREDERIC, remettant sa monnaie dans sa poche.

Allons, gardons cela pour un besoin plus pressant :

ELISA, à part.

Il serait donc bien formé et grandi de puis cinq ans !

FREDERIC, allant pour s'éloigner et apercevant Elisa.

Oh oh ! cette pauvre femme... comme elle me regarde ! elle

n'ose me demander peut-être... si c'est cela, j'ai bien envi de lui donner ce qui me reste ; j'en trouverai pour me désalterer, des fontaines sur ma route. (*s'approchant d'Elisa.*) Bonne femme, ayez-vous besoin...

ELISA, avec lui cri.

Frédéric!

FREDERIC.

Ma mère! (*Il jette son sac, son chapeau, tout ce qui le gêne et se précipite dans ses bras.*) C'est vous, ma mère!

ELISA.

Cher enfant!

FREDERIC.

Mais dites-moi donc... l'état où je vous retrouve... quel malheur est-il arrivé? parlez, parlez.

ELISA.

Attends, mon fils... mon cher Frédéric... attends, ma joie.

FREDERIC.

Allons, allons, ma chère, ma tendre mère, remettez-vous. Mais dites-moi donc quel malheur, affreux a pu vous réduire à cet état de détresse. Quand je suis parti, vous jouissiez d'une honnête aisance, et j'étais loin de prévoir...

ELISA.

Une année entière d'une maladie cruelle a suffi...

FREDERIC.

Et je n'étais pas auprès de vous!

ELISA.

Forcée de tout vendre pour acquitter mes dettes, (*montrant son paquet.*) voilà tout ce qui me reste, quelques papiers de famille et un seul vêtement qui me rappelle un tems plus heureux. Il m'a fallu quitter le lieu que j'habitais; je voulais gagner la première ville où j'espérais trouver des ressources; mais je me suis mise en route avant d'être parfaitement rétablie. Ne pouvant marcher qu'à très-petites journées, je me suis vue forcée à quelques lieues d'ici de m'arrêter plusieurs jours dans une auberge, où le peu d'argent qui me restait s'est trouvé dépensé!

FREDERIC.

Ah! ma mère, et je ne puis... Hélas! on m'a tout volé cette nuit.

ELISA.

FREDERIC, la caressant.

Ma pauvre mère!

ELISA.

Mais, raconte-moi donc... depuis cinq ans que tu m'as quittée, ne m'avez pas donné plus souvent de tes nouvelles!

FREDERIC.

J'ai eu tort sans doute; cependant songez qu'un soldat..?

ELISA.

Je te reviens, n'en parlons plus. As-tu ton congé?

FREDERIC.

Non, ma mère; je n'ai qu'une permission qu'on m'a donnée pour certaine raison... mais, comme je sers dans un corps franc, dans les chasseurs de Friberg, si je peux vous être utile, j'aurai mon congé quand je voudrai.

ELISA.

Quelle est cette certaine raison qui t'a fait prendre une permission?

FREDERIC.

Ah! voici ce que c'est. Quand je me séparai de vous, il y a cinq ans, j'ai oublié une bagatelle, dont la privation m'a coûté beaucoup de désagrémens; c'est mon extrait de baptême.

ELISA, avec trouble.

Ton extrait de baptême!

FREDERIC.

Oui, ma mère; il y a un an que j'ai été fait brigadier; j'allais dernièrement être nommé maréchal des logis, avec la promesse de passer sous-lieutenant à la première promotion; mais il fallait pour arriver là, pouvoir présenter mon extrait baptistère; je ne l'avais pas, l'un de mes envieux qui avait appris mon embarras, eut un jour l'insolence de paraître étonné de mes prétentions, la dispute s'échauffa, enfin il alla jusqu'à dire, devant plusieurs de mes camarades, que le grade honorable auquel j'aspirais n'était pas fait pour un (*d'une voix étouffée.*) batard.

ELISA, douloureusement.

Ah! mon fils!

FREDERIC.

Vous pensez bien, ma mère, qu'il n'y avait pour moi qu'une seule manière de répondre à cet outrage, nous nous battimes et je fus vainqueur, mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'on n'en continuait pas moins de penser ce qu'on n'osait plus me dire. Mon capitaine m'appella chez lui. « Boëtmer, me dit-il, j'ai su votre querelle, vous avez agi comme vous deviez le faire, mais je ne veux pas que cela recommence? prenez cette permission de six mois, allez chez votre mère, et rapportez votre extrait de baptême. » Je suis parti, ma mère, et me voilà.

ELISA, avec embarras.

Et c'est pour venir chercher cet acte...

FREDERIC, le caressant.

Je me figure déjà la confusion de mes envieux, quand de retour au corps, je leur montrerai...

ELISA, se cachant le visage.

Ah! Dieu!

FREDERIC, allant à elle.

Qu'avez-vous donc? (voyant qu'elle pleure.) ma, ma
mère! pour Dieu, répondez-moi.

ELISA.

Tu n'as point d'extrait de baptême...

FREDERIC.

Je n'en ai pas!

ELISA.

Que tu puisse présenter. Tu es...

FREDERIC.

Achevez.

ELISA.

Un enfant de l'amour.

FREDERIC.

Ciel!

ELISA, péniblement.

onfils...

FREDERIC, la caressant.

Oui, oui, ma tendre mère, toujours votre fils. — Mais mon
père, dont je me croyais orphelin depuis mon enfance, mon père,
quel est-il donc?

ELISA.

Ton père... oui, je dois te l'apprendre enfin, écoute, et sois
mon juge. Mais la honte qu'un pareil récit... je t'en supplie,
Frédéric, ne me regarde pas qu'il ne soit fini.

FREDERIC.

Rassurez-vous, ma mère, c'est un fils aussi respectueux que
sensible qui vous écoute. (Il tient constamment les yeux baissés
pendant le récit de sa mère.)

ELISA.

Ce village dont tu peux distinguer d'ici la tour de l'église, est
le lieu de ma naissance. Mes parents étaient honnêtes mais pauvres.
Mon père était même issu d'un sang noble, et les papiers que j'ai
là... mais qu'importe? j'avais douze ans quand je fus rencontrée
par la dame du château, je lui plús, elle me prit avec elle et
n'épargna rien pour me donner une belle éducation. Quelques
années après, le jeune Adolphe, le fils de ma bienfaitrice, qui
était au service de la saxe, obtint un congé, et vint au château.
J'eus le malheur de fixer son attention, Hélas! je fus crédule, im-
prudente, irréfléchie, comme on l'est à seize ans. Forcé de re-
partir, Adolphe me quitta, en me jurant encore, les yeux baignés
de larmes, de tout réparer un jour. Bientôt... il ne me fut plus
possible de cacher mon état. On me chassa du château, j'espérais
trouver un asyle sous l'humble toit qui m'avait vu naître, mais
mon père me repoussa avec indignation, et me maudit.

FREDERIC.

Il vous maudit!

ELISA.

Oui, mais j'ai eu depuis qu'au moment d'expirer, cédant enfin aux supplications de ma mère, qui l'a suivi de près au tombeau, il révoqua cet acte terrible de son courroux, et pria le ciel pour son enfant coupable. Ah! mon fils, es-tu que je t'aurais conservé, que j'aurais encore aujourd'hui la douceur de te serrer dans mes bras, si la malédiction paternelle avait continué de peser sur ma tête?

FREDERIC.

O ma mère!

ELISA.

Notre vieux pasteur m'adressa à l'un de ses amis, aussi pasteur au village d'Eigebert, chez qui je passai quelques mois. C'est là que tu vis le jour, mon cher Frédéric. Je n'oublierai jamais cet homme respectable, devant qui j'ai fait à Dieu, le serment solennel de ne m'écarter jamais du chemin de la vertu; et ce serment, je l'ai religieusement tenu. Maintenant, mon fils, tu peux me regarder.

FREDERIC, après l'avoir serrée dans ses bras.

Et... mon père?

ELISA:

Je lui ai deux fois écrit. Mais on était en guerre alors, son régiment était à l'armée et j'aime à me persuader que s'il avait reçu mes lettres... au reste, je n'ai plus voulu l'importuner; et quelques années après, j'ai appris... (*soupirant.*) qu'il s'était marié.

FREDERIC.

Il s'est marié! — Mais vous avez nommé Adolphe, et vous ne m'avez point encore dit qui était mon père.

ELISA.

Le Baron de Vellendorf.

FRÉDÉRIC.

Le Baron de Vellendorf? — est-il en ce pays?

ELISA.

Non, il habite, m'a-t-on dit, les domaines de son épouse, en Bohême.

FREDERIC.

Je veux aller le trouver; je vous y conduirai, ma mère, que la distance ne vous effraye point, nous mettrons des mois, une année, s'il le faut, pour parvenir jusqu'à lui.

ELISA.

Mais sans moyens de subsister!

FRÉDÉRIC.

J'ai de la force et du courage; je travaillerai dans les villes où nous arrêterons; si cela ne suffit pas, eh bien... je ne rougirai pas d'implorer la charité des âmes compatissantes. Oui, oui, ma mère, il nous faut, à tout prix, atteindre notre but si désiré. Nous verrons ce que répondra le Baron, quand je lui dirai: « Mon sieur, regardez cette infortunée, voilà celle... »

ELISA, l'interrompant.

Ah! mon fils, je t'en conjure, cette image... (*Elle regarde le banc où elle se rassied.*)

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce donc, ma mère? O ciel! qu'avez-vous?

ELISA.

Rien, rien... Les émotions tour à tour agréables et douloureuses que je viens d'éprouver... et puis... te le dirai-je, hélas! depuis hier matin... je n'ai rien mangé.

FRÉDÉRIC, hors de lui.

Rien mangé! ah! mon dieu! mon dieu! Quoi! ma bonne mère, depuis vingt-quatre heures...

ELISA.

Je n'ai pris qu'un peu de lait que m'a donné tout à l'heure une pauvre fille qui habite cette chaurrière.

FRÉDÉRIC.

Ah! venez, je vous conduirai jusqu'au premier village, où nous trouverons peut-être... Venez.

ELISA, accablée.

Mon fils... il m'est impossible...

FRÉDÉRIC, désespéré.

Et nous sommes sur une grande route! et je ne vois personne... (courant à la porte de l'enclos.) Holà! y a-t-il quelqu'un ici? (revenant à sa mère.) Eh bien! ma mère?

ELISA, faiblement.

Ce ne sera rien, laisse... un peu de repos...

FRÉDÉRIC, à lui-même.

Malheureux que je suis! j'étais joyeusement à table hier, tandis que ma mère avait faim! ah! cette idée...

SCENE VII.

Les Précédens; LA JEUNE FILLE, ensuite un Paysan.

LA J. FILLE.

Qui appelle? (apercevant un soldat.) Ah!

FRÉDÉRIC.

Par grace, ma belle enfant, prenez pitié de ma mère.

LA J. FILLE.

Votre mère, monsieur! quoi? cette pauvre femme qui tout à l'heure... (courant appeler à sa porte.) Mon père? mon père? (à Elisa.) Depuis que je ne vous ai vue, chère dame, mon père est revenu de la ville. (retournant appeler.) Venez donc vite, mon père.

LE PAYSAN.

Qu'est-ce que c'est?

FRÉDÉRIC.

Mon brave homme, vous voyez ma pauvre mère, elle est malade. N'y a-t-il pas chez vous une petite place où elle puisse se reposer seulement une heure?

LE PAYSAN.

"Toute la journée, si ça peut lui faire du bien, elle pourra se

coucher dans not' lit, qui n'est pas un bon lit, j'vous en préviens;

FRÉDÉRIC.

N'importe, tant de complaisance...

LE PAYSAN.

Qu'est-ce que vous dites donc, ça n'me coute rien du tout ça, et quand ça m'couterait queuqu'chose, si j'l'avions, ça serait encore à vot' service. Ah! écoute donc, fille, n'pourrais-tu pas nous trouver un ou deux œufs frais, m'est avis qu'ça serait bon.

LA J. FILLE.

Oui, oui, mon père.

LE PAYSAN.

Et puis j'avons du pain que j'venons d'rapporter d'la ville.

FRÉDÉRIC.

Bonnes gens, que les bénédictions du ciel tombent sur vous! tant d'empressement avant de savoir si nous pourrons... (à *Elisa*.) Vous avez entendu, ma mère?... voulez-vous accepter ce qu'on vous propose?

ELISA, *faiblement*.

Non... pas en ce moment.

FRÉDÉRIC.

Auriez-vous du vin, mes amis?

LE PAYSAN.

Pour du vin, j'en bois bien par ci, par là, un coup au cabaret, mais il n'en entre jamais cheux nous.

LA J. FILLE, *avec amitié à Elisa*.

Nous sommes bien fâchés de ne pouvoir vous en donner.

ELISA, *lui serrant la main*.

Bonne... aimable enfant?

LA J. FILLE, *à Frédéric*.

Mais, monsieur le soldat, dans une auberge que vous pourriez voir d'ici, on dit qu'il y en a du très-bon.

LE PAYSAN.

Oh ça, c'est vrai, mais c'très-bon-là coûte diablement cher.

FRÉDÉRIC.

Il coûte cher! (à *part*.) et je n'ai pas... non, rien... rien du tout. (*haut*.) Mes bons amis, je vois que je puis laisser pour quelques tems ma mère à vos soins, je reviendrai bientôt. Il faut que j'aille... (à *part*.) J'y suis résolu. Je vais implorer la charité des premiers voyageurs que je verrai passer sur cette route.—Eh quoi? demander l'aumône!... oui, oui, il le faut, partons.

ELISA.

Mon fils, où vas-tu donc?

FRÉDÉRIC.

Je vais... chercher à vous procurer...

ELISA.

Mais comment pourras-tu payer...

FRÉDÉRIC.

N'importe, reposez-vous, reposez-vous, je serai bientôt de

L'Enfant de l'Amour.

retour. (à part.) Disparaissez, fausse honte, orgueil déplace. Qui oserait blâmer un fils de mandrier pour sa mère.

ELISA.

Mon fils...

(Frédéric s'échappe en courant.)

SCENE VIII.

LE PAYSAN, SA FILLE, ELISA.

LE PAYSAN.

Ma fine, s'i' n'a pas d'argent, i' n'trouvera pas même un verre d'eau dans c't'auberge-là, car ce sont ben les plus arabes...

LA J. FILLE.

S'il voulait aller jusqu'au village, et demander au château M. Christian, c'est lui qui est obligéant! je suis bien sûre...

ELISA.

M. Christian!

LA J. FILLE.

Est-ce que vous le connaissez?

ELISA, avec embarras.

Oui... oui... je l'ai connu.

LE PAYSAN.

Eh ben, vous v'là en pied. Dès qu'vot' fils s'ra revenu, dites-li d'vous conduire au château, vous s'rez ben reçue, allez.

ELISA, se levant et avec crainte.

Et... a-t-on des nouvelles du maître du château?

LE PAYSAN.

De M. le Baron? pardi, si on en a! il y a deux jours qu'il est arrivé.

ELISA, avec trouble.

Il est arrivé! le baron de Vellendorf?

LE PAYSAN.

Eh! oui, le baron de Vellendorf, not' bon seigneur.

ELISA.

Et son épouse?

LE PAYSAN.

Elle est morte; sans ça, est-ce qu'il serait revenu donc? il demeurerait ben loin, ben loin, bah! à plus d'cent lieues d'ici. J'l'ai trouvé bien vieilli, M. le Baron, lui qui était si... Eh! eh! c'est qu'c'était un gaillard dans son temps.

ELISA, soupirant.

Ah!

LE PAYSAN.

Si not' femme était là, elle vous conterait son aventure avec... Comment est-ce qu'on l'appelait donc?

LA J. FILLE.

Elisa Boëtmer.

(Elisa paraît très-agitée.)

LE PAYSAN.

Ah! oui. Oh! mais c'est une histoire... Non, ça n'était pas bien

à M. le Baron, ça n'était pas bien. Qui sait c'que c'ete pauvre fille s'ra d'venue? et son père donc, ce vieux et brave Boëtmer! il vivrait peut-être encore, s'il n'avait pas eu ce chagrin-là.

ELISA.

Malheureuse!

(Elle s'évanouit.)

LE PAYSAN.

Eh ben, eh ben?

LA J. FILLE.

Ah! mon dieu! elle a perdu connaissance.

LE PAYSAN, *lui frappant dans la main.*

Pauvre femme! Tiens, fille, aide moi, et portons-là chez nous.
(Ils l'entraînent vers leur demeure.)

LA J. FILLE.

O mon dieu! mon dieu! que pourrait-on lui donner.

(Elle ramasse précipitamment le paquet d'Elisa, le sac et le chapeau de Frédéric; et elle suit son père dans l'enclos. Pendant sa dernière réplique, le Baron est entré dans le fond; il va regarder du côté opposé, puis revient sur ses pas à la rencontre du Comte.)

SCENE IX.

LE BARON, LE COMTE.

LE BARON, *au Comte qui arrive tout haletant.*

Parbleu, mon cher Comte, vous êtes un habile chasseur, avec votre fusil en nacre de perles! un superbe lièvre se montre à vous presque à bout portant, vous tirez et c'est une perdrix qui tombe!

LE COMTE.

Vous ne direz pas au moins que je n'ai rien tué.

LE BARON.

Non, non, recevez-en mon compliment. Peste! vous n'avez pas besoin de viser pour que votre coup porte. Mais où retrouver notre lièvre à présent, quand nos chiens ont perdu sa trace.

LE COMTE.

Patience, nous le reverrons. Il n'y a pas de mal qu'il nous laisse un peu reprendre haleine. Savez-vous, Baron, que je n'en puis plus. Vous m'avez tant fait marcher et par des chemins...

LE BARON, *regardant dans le fond.*

Oh! oh! venez donc voir, ma petite Diane... avec quelle rapidité elle court là-bas, le nez au vent! c'est sûrement notre lièvre dont elle a retrouvé la piste.

LE COMTE.

Où est-il? où est-il?

LE BARON.

Paix! je cherche... Tenez, tenez, voyez-vous quelque chose qui file à travers cette luzerne, là... à votre droite?

LE COMTE.

Oui, oui, je vois...

LE BARON.

Et moi qui n'ai pas rechargé tout-à-l'heure. (*Il commence à charger avec précipitation*)

LE COMTE.

Le voilà, ma foi. (*Il couche en joue.*)

LE BARON.

Arrêtez donc !

LE COMTE.

Mais je le vois, M. le Baron

LE BARON.

Tant pis, vous le manquerez.

LE COMTE.

Je ne le vois plus.

LE BARON.

Eh bien, tirez.

LE COMTE.

Ah ! bon, le voici. (*Il lâche son coup.*)

LE BARON, s'interrompant de charger.

Le malheureux ! — Eh bien ?

LE COMTE.

Je crois, Baron, qu'il en a une bonne dose.

LE BARON.

Oui, car le voilà qui court, comme si le diable l'emportait, ô le maladroit ! le maladroit ! (*Il continue de charger et n'a pas encore fini quand Frédéric paraît.*)

SCENE X.

Les Précédens, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, à part, en entrant.

Quoi ? je ne rencontrerai personne qui ait l'humanité. (*apercevant le Baron et le Comte qui sont encore dans le fond.*) Oh ! oh ! voilà... Voyons si je serai plus heureux. (*allant à eux.*) Mes seigneurs, je vous supplie de me faire une légère aumône, ma mère...

LE BARON.

Comment ! un jeune homme fort et dispos, un militaire s'avise de demander l'aumône !

FRÉDÉRIC.

Monseigneur...

LE COMTE.

Allons, mon ami, laisse-nous et ne nous importune pas plus longtemps.

FRÉDÉRIC, au Baron.

Monseigneur, ayez pitié d'un malheureux qui mandie pour sa mère malade.

LE BARON, tirant de la monnaie.

Vous feriez mieux de travailler pour votre mère.

FRÉDÉRIC.

C'est bien mon dessein ; mais ma mère a besoin de secours à l'instant même, sans cela vous ne me verriez pas.

LE BARON, *lui donnant sa monnaie.*

Tiens, mon ami, et laisse-nous promptement.

LE COMTE.

Oui, car nous n'avons pas de tems à perdre.

FRÉDÉRIC, *regardant ce qu'on lui a donné.*

Monseigneur, veuillez me pardonner, ce que vous me donnez là ne suffit pas pour que ma mère ..

LE BARON, *étonné.*

Ne suffit pas !

LE COMTE.

Ne suffit pas ! Par exemple le drôle est original !

FRÉDÉRIC, *regardant le Comte fièrement.*

Le drôle, dites-vous ?

LE COMTE.

Eh mais, je crois qu'il me menace !

FRÉDÉRIC, *au Baron.*

Monseigneur, si vous saviez dans quel état est ma mère, vous diriez vous-même que ce n'est pas assez.

LE BARON.

Eh, parbleu ! je ne veux pas donner davantage.

FRÉDÉRIC.

Si vous avez le cœur sensible, vous me donnerez une demi-couronne.

LE BARON.

Voilà du nouveau ! un mendiant osera me prescrire combien je dois lui donner.

FRÉDÉRIC.

Je ne vous prescris rien, monseigneur, c'est votre humanité que j'implore. Une demi-couronne et vous me sauverez du désespoir.

LE BARON.

Allons, allons, mon ami, tu perds la raison. Venez, M. le Comte, et laissons-là...

FRÉDÉRIC, *au Baron.*

Pour l'amour de Dieu, monsieur, secourez-moi. (*Arrêtant le Baron par son habit.*) Jamais, pour une aussi petite somme, vous n'aurez fait tant de bien à deux infortunés. Une demi-couronne !..

LE BARON.

Comment ? tu as l'audace de me retenir ! et c'est sous cet habit que tu deshonorés...

LE COMTE.

M. le Baron, ce n'est pas là un soldat, ce ne peut-être qu'un lâche déserteur.

FRÉDÉRIC, *d'un air menaçant.*

Un lâche !

LE COMTE.

Eh oui, oui, un lâche. (*le menaçant de la crosse de son fusil.*)
Retire-toi, coquin, ou...

FREDERIC, tirant son sabre.

Morbleu! je ne sais qui me tient...

LE BARON, allant à lui.

Quoi? c'est les armes à la main...

FREDERIC, levant son sabre sur le Baron.

Ne m'approchez pas, ou vous êtes mort.

LE BARON, furieux.

Misérable!

LE BARON, regardant vers la coulisse.

Ah bon! voici... à nous, mes amis.

SCENE II.

Les Précédens, HENRI, et les autres Chasseurs.

LE BARON.

Mes amis, arrêtez cet homme.

LE COMTE

Arrêtez, arrêtez ce voleur de grand chemin.

FREDERIC.

Voleur de grand chemin! moi!

HENRI, le saisissant.

Oui, oui, misérable! nous venons de te voir lever le sabre sur
Monseigneur.

FREDERIC.

Mais ce n'était pas... (*à part*) Grand Dieu! qu'ai-je fait?

LE BARON.

Qu'on le conduise au château.

LE COMTE.

Et surtout qu'on s'assure bien de lui; il faut faire un exemple.

FREDERIC, doulement.

Et ma pauvre mère! — Qui prendra pitié de ma mère malade?

LE BARON.

Ta mère? où est-elle?

FREDERIC.

Là bas, dans cette chaumière.

LE BARON.

Henri? (*Lui donnant une bourse, et à demi-voix.*) Va dans
cette chaumière. Si tu y trouves une pauvre femme malade, qui
te paraisse inquiète de son fils soldat, tu lui donneras ceci. (*à ses
gens.*) Allons, qu'on l'emène.

FREDERIC, à part, voyant Henri entrer dans l'enclos.

Sera-t-elle secourue au moins? (*aux chasseurs qui veulent le
saisir.*) Ne craignez rien, je ne veux point m'échapper.

(*Il se met au milieu d'eux.*)

LE BARON, à part.

Si c'était véritablement pour sa mère... Nous examinerons cela.
(haut.) Marchons.

(Les Chasseurs emmènent Frédéric qui, en s'éloignant, tend les bras vers l'enclos, et paraît invoquer le ciel pour sa mère.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente une grande salle du Château, avec une porte et des croisées dans le fond, qui laissent voir le jardin. A droite, sur le devant, est une porte par où l'on entre dans une autre salle.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMELIE, THERESE, venant du jardin. (Amélie est parée.)

THERÈSE.

L'agréable promenade, Mademoiselle ! les environs de ce château sont charmans en vérité ; surtout si l'on y fait souvent des rencontres semblables à celle de tout-à-l'heure. Ce jeune officier qui s'est approché de vous, avec tout l'empressement d'une ancienne connaissance...

AMÉLIE.

Juge quelle a été ma surprise, ma chère Thérèse, en reconnaissant dans ce jeune homme, qui s'est dit le parent de la chanoinesse de Vordac, ce même officier avec qui j'ai dansé au bal de l'Ambassadeur.

THERÈSE.

Eh bien, Mademoiselle, je m'en suis doutée ; la manière dont il vous a parlé, ce feu qu'il avait dans les yeux, l'intérêt tout particulier que vous paraissiez prendre à l'écouter...

AMÉLIE.

Avoue aussi qu'il est bien aimable.

THERÈSE.

Certainement, Mademoiselle, mais c'est je crois de l'amabilité en pure perte. Un jeune homme sans fortune, un simple lieutenant !

AMÉLIE.

Qui deviendra capitaine, puis major, puis...

THERÈSE.

Général, pourquoi ne pas le porter là tout de suite ?

AMÉLIE.

Oh non, Thérèse ; j'en fais un colonel auparavant, il faut de l'ordre.

THÉRÈSE.

Sans doute. Cependant il me semble que c'est encore le faire avancer bien vite.

AMÉLIE.

Eh mais pas du tout, un jeune homme si fortement recommandé par la chanoinesse, à mon père, ne peut pas rester lieutenant, c'est impossible.

THÉRÈSE.

Oui, c'est impossible ; et sans ce Comte de Mulde que vous allez épouser...

AMÉLIE.

Moi, épouser le Comte ! je te réponds bien que non.

THÉRÈSE.

Ah ! c'est différent, en effet le jeune lieutenant a bien une autre tournure.

AMÉLIE, *vivement.*

Ne va pas t'imaginer au mois que je l'aime déjà.

THÉRÈSE.

Je n'ai garde vraiment.

AMÉLIE.

J'irai penser à quelqu'un qui sans doute ne pense pas à moi !

THÉRÈSE.

Bon ! pourquoi donc, en s'éloignant, se retournerait-il à chaque instant pour vous voir encore ?

AMÉLIE.

Tu crois qu'il s'est retourné ?

THÉRÈSE.

Dix fois au moins, Mademoiselle, je croyais que vous l'aviez remarqué.

AMÉLIE.

Non certainement.

THÉRÈSE.

C'est donc la direction de vos yeux qui m'a trompée. Vous ne considérez apparemment que la beauté du paysage.

AMÉLIE.

Thérèse, je te prie de ne point observer si scrupuleusement vers quel point de l'horizon mes regards peuvent se porter.

THÉRÈSE.

Mademoiselle... Ah ! j'entends du bruit du côté du jardin ; c'est peut-être M. la Baron qui revient de la chasse. *(Elle court dans le jardin.)*

SCÈNE II.

AMÉLIE, *seule.*

Mon père a vu ce matin ce M. de Walhen chez sa parente. Walhen me l'a dit. Je brûle d'impatience de savoir ce que mon père en

pensera. Mais ne lui disons pas d'abord que je l'ai rencontré, ni qu'il est celui...

SCENE III.

AMELIE, THERESE, ensuite CHRISTIAN.

THERESE, *accourant.*

Mademoiselle, mademoiselle, un voleur de grand chemin que nos chasseurs ramènent!

AMELIE.

Eh! mon Dieu!

THERESE.

Il a attaqué monseigneur.

AMELIE.

Juste ciel! mon père serait-il blessé?

THERESE.

Non, non, mademoiselle; ses gens sont dit-on arrivés à temps pour le secourir.

AMELIE, à *Christian, qui entre.*

Ah! Christian, que vient-on de m'apprendre? mon père...

CHRISTIAN.

Est sain et sauf, mademoiselle. Rendons en grâce à Dieu: Je viens de l'apercevoir de loin qui descendait la montagne avec M. le Comte. Ils doivent être à présent dans l'avenue. Mais Fritz qui vient d'arriver en avant, m'a dit que M. le Baron avait donné l'ordre d'introduire notre voleur par la petite porte du parc, pour ne pas rassembler tout le monde sur la place du village. (*courant dans le fond.*) Eh! tenez, tenez, le voilà, ce misérable dont l'audace inouïe...

AMELIE.

Un voleur de grand chemin! il doit avoir une figure effrayante:
(*Il s'approche du fond.*)

THERESE.

N'approchez donc pas, mademoiselle, s'il allait s'échapper!

CHRISTIAN.

Oh! n'ayez pas peur. Il est en bonnes mains.

SCENE IV.

Les Précédens, FREDERIC, Chasseurs.

(*On voit passer dans le jardin, de gauche à droite, Frédéric conduit par les chasseurs.*)

AMELIE.

Vois donc, Thérèse, sa figure est intéressante.

THERESE.

C'est un jeune homme! et moi qui lui supposais pour le moins une grande barbe noire! (*Frédéric achève de passer.*)

L'Enfant de l'Amour.

Il a l'air noble, et sans cette profonde affliction qui obscurcit son visage, il serait vraiment... Pauvre jeune homme! (à Christian) Où va-t-on l'enfermer?

CHRISTIAN.

Dans une grande salle ici à côté, dont les fenêtres sont garnies de fort barreaux. — Ah! jarni, vous me faites penser, mademoiselle, (montrant la porte à droite.) que cette porte ouvre aussi dans cette salle.

THÉRÈSE.

Ah! mon dieu!

CHRISTIAN, prenant une clef.

Pas de danger. Je vais seulement m'assurer si le double tour est mis. — Non, il ne l'était pas. (il ferme le double tour.) Maintenant je répons du poste.

AMÉLIE.

Explique-moi donc, Christian, comment il s'est fait qu'en plein jour...

CHRISTIAN.

Voici, mademoiselle, ce que m'a dit Fritz qui vient d'arriver, chargé de tout le gibier que ces messieurs ont tué. M. le Baron venait de tuer un lièvre... Ah! le beau lièvre, mademoiselle! j'ai eu l'honneur de le voir; il est...

AMÉLIE, avec impatience.

Christian...

CHRISTIAN.

Fritz me l'a montré, il a la patte gauche de devant toute fracassée.

AMÉLIE.

Au fait, au fait.

CHRISTIAN.

On courait un autre lièvre, quand tout-à-coup un soldat s'approche de M. le Baron, et lui demande...

THÉRÈSE, qui est allé écouter à la porte à droite.

Mademoiselle j'entends qu'on referme une porte: c'est le voleur sans doute, qu'on a fait entrer dans cette salle.

CHRISTIAN.

Je vous disais donc, mademoiselle...

THÉRÈSE, qui écoute toujours.

J'entends gémir!

AMÉLIE.

Paix donc, Thérèse. (à Christian.) Eh bien?

THÉRÈSE, revenant à Amélie.

Mademoiselle, il vient de prononcer distinctement ces mots: à ma mère!

AMÉLIE.

Il a une mère ! Ah ! que je la plains !

MÈRE À MÈRE.

Voici ces messieurs.

CHRISTIAN, à part avec humeur.

On ne peut pas parler avec cette mademoiselle.

SCÈNE V.

Les Précédés, LE BARON, LE COMTE.

AMÉLIE, allant au-devant du Baron.

Ah ! mon père, que je me félicite de vous voir échappé à ce grand danger !

LE BARON.

Grand danger ? ce n'était rien, ma fille.

LE COMTE.

D'ailleurs, mademoiselle, j'étais là.

LE BARON.

Je ne conçois pas encore comment cet homme a osé...

LE COMTE.

C'est qu'il avait sans doute aux environs quelques autres de sa bande, que notre contenance aura empêchés de paraître.

LE BARON.

C'est ce que nous tâcherons de découvrir.

CHRISTIAN, au Baron.

Monsieur, que faudra-t-il porter au prisonnier ?

LE BARON

J'ai donné mes ordres. (Au comte.) J'ai dans l'idée, M. le Comte, que le malheureux faisait ce vilain métier pour la première fois. C'était, pour sa mère, a-t-il dit, qu'il mendiait.

AMÉLIE

Pour sa mère !

LE COMTE

Ah bah ! si l'on voulait les croire. . .

AMÉLIE

Je viens de le voir passer, mon père. En vérité sa figure n'annonce pas...

LE COMTE

Un voleur de grand chemin, voulez-vous dire ? Hé bien, moi, avant qu'il nous eût parlé, j'avais déjà deviné ses mauvais desseins. Oh ! j'ai pour cela un coup d'œil...

AMÉLIE

Il mendiait pour sa mère !

LE BARON

J'aurais bien pu lui donner davantage, mais j'étais si préoccupé d'un lièvre que monsieur venait d'effrayer...

LE COMTE

Effrayer ! il est tonj urs gai, M. le Baron.

LE BARON

Voilà ce que c'est, l'homme qui poursuit son plaisir, ne fait pas attention au malheureux qui est là suppliant, et qui lui expose en vain ses souffrances. Oui, je parierais que ce jeune homme n'est point un voleur de profession.

AMÉLIE

Je le parierais aussi.

LE BARON

Ah! ça, et le dîner? Vous devez penser que nous avons une faim de chasseur.

AMÉLIE

Le dîner est tout prêt, mon père... Thérèse, va dire qu'on nous serve. *(Thérèse sort.)*

CHRISTIAN, sortant aussi.

Et moi, je vais chercher le vin: c'est mon département.

LE COMTE

Permettez, en ce cas, que j'aille un peu... *(Montrant son accoutrement de chasse.)* Je ne peux pas décemment, bâti comme je suis là...

LE BARON

Comme vous voudrez, M. le Comte; mais si vous n'êtes prêt dans trois minutes, nous nous mettons à table.

LE COMTE

Deux me suffisent, et je suis à vous. *(Galamment à Amélie.)* Je suis à vous, charmante Amélie, à vous, vous m'entendez. *(Riant.)* Adorable! adorable! *(Prenant subitement son sérieux.)* Mademoiselle, je suis bien votre humble serviteur. *(Il sort.)*

SCENE VI.

AMELIE, LE BARON.

AMÉLIE

Ce monsieur le Comte est-il assez ridicule?

LE BARON

Et puis, c'est bien le plus mauvais chasseur!... Mais parlons d'autre chose. *(Considérant sa fille.)* Amélie, j'ai passé chez la chanoinesse.

AMÉLIE, avec émotion.

Ah!... Hé bien, le jeune homme?

LE BARON, avec dissimulation.

Le jeune homme? il est... *(à part.)* Donnons-lui le change. *(Haut.)* Ma foi, c'est un jeune homme fort ordinaire. Je n'ai pas trouvé, moi... D'abord, il n'est pas beau.

AMÉLIE, étourdiement.

Oh! pardonnez-moi, mon père.

LE BARON, étonné.

Ah! ah! et comment peux-tu savoir...

AMÉLIE

Tandis que vous chassiez, j'ai été me promener avec Thérèse, et nous l'avons rencontré.

LE BARON

Tu l'as rencontré!

AMÉLIE

Oui, mon père. Il m'a dit qu'il était parent de madame de Vordac, qu'il...

LE BARON

Il t'a dit !... Et par quelle aventure, ne te connaissant pas, a-t-il osé t'aborder ?

AMÉLIE

C'est tout simple. (*Confidemment.*) C'est lui, mon père.

LE BARON, à part.

Nous y voilà. (*Haut.*) Qui, lui ?

AMÉLIE

Hé mais, cet officier de l'hiver dernier, qui... Ah! mon père, si le compte ressemblait à M. de Walthea, et que vous voulussiez absolument me le donner pour époux...

LE BARON

Oui, supposons.

AMÉLIE

Comme je vous obéirais volontiers!

LE BARON, à part.

Allons, le coup est porté. (*Haut.*) Tu aimes donc Walthea ?

AMÉLIE

Oui, mon père.

LE BARON

Et lui, t'a-t-il dit qu'il t'aimait ?

AMÉLIE

Non certainement. J'aurais bien voulu voir qu'il eût osé...

LE BARON

Peste ! tu l'aurais bien reçu, n'est-ce pas ? Cependant je crois qu'il serait bon de savoir à quoi t'en tenir.

AMÉLIE

Je le sais, mon père.

LE BARON

Sans qu'il te l'ait dit !... Ah ! oui, je ne me rappelais pas qu'il avait des yeux.

AMÉLIE

Vous voyez que je ne vous cache rien.

LE BARON

Oui, oui, je le vois très-bien... Ah ! voici Henri de retour. Il vient me rendre compte d'une commission... Laisse-moi, Amélie, nous reprendrons cet entretien.

AMÉLIE, avec crainte.

Vous n'êtes pas fâché contre moi ?

LE BARON

Hé non, non. (*À part.*) Si le bonheur de ma fille dépend de ce

Walhen, qui vraiment m'a paru mériter sa préférence, pourquoi m'opposerais-je...

AMÉLIE

Que dites-vous donc là tout bas ?

LE BARON.

Je dis... je dis que nous verrons cela... Va, ma bonne amie.
(Elle baise la main de son père, et s'en va gaiement.)

SCÈNE VII.

LE BARON, HENRI.

LE BARON

Hé bien, Henri ?

HENRI

M. le Baron, vos gens ont vainement battu tous les environs. Il paraît certain que le jeune homme était seul. De mon côté, j'ai vérifié qu'il ne vous en avait point imposé ; la femme que j'ai trouvée dans la chaumière est bien sa mère.

LE BARON

Malade ?

HENRI

De besoin.

LE BARON

De besoin !

HENRI

Je lui ai donné la bourse ; mais en voyant ce qu'elle contenait, elle n'a pris qu'une pièce de peu de valeur, et m'a forcé de reprendre le reste. (Il lui rend la bourse.)

LE BARON

Oh ! oh ! tant de délicatesse dans une mendiante, c'est singulier. Tu ne lui as pas dit que son fils était arrêté ?

HENRI

Je m'en suis bien gardé, M. le Baron.

LE BARON, à lui-même.

Je suis vraiment fâché pour cette malheureuse mère... S'il n'y avait pas eu tant de témoins...

HENRI, avec crainte.

Monseigneur, me pardonneriez-vous une chose que j'ai pris sur moi de faire sans votre ordre ?

LE BARON

Qu'est-ce que c'est ?

HENRI

Cette pauvre femme ! elle était là dans une chaumière si misérable, si dépourvue de tous les objets de première nécessité... ma foi, monsieur, j'en ai eu pitié. Elle ne voulait pas venir d'abord ; j'avais beau lui dire que monseigneur ne le trouverait pas mauvais. « M. le Baron est au château, disait-elle, je n'irai pas... » Puis tout-à-coup changeant de pensée : « Hé bien, conduisez-moi,

s'est-elle écriée. » Je lui ai donné mon bras, je l'ai amenée ; elle est ici.

LE BARON, *lui serrant la main.*

Tu as bien fait, mon ami, où l'as-tu placée ?

HENRI

Chez votre jardinier. Arrivée là, elle a commencé par vouloir se revêtir d'un habit plus décent qu'elle portait dans un mouchoir.

LE BARON

C'est bien. Qu'on ne lui laisse manquer de rien. Nous verrons si son fils .. (*A lui-même.*) Il est bon sans doute de lui faire un peu sentir sa faute, mais je ne veux pas...

SCENE VIII.

AMELIE, et les Précédens.

LE BARON, *à Amélie qui entre.*

Hé bien, ma fille, disons-nous enfin ?

AMELIE

A l'instant, mon père ; on achève de servir.

LE BARON

A la bonne heure, car je commençais... (*A lui-même.*) Si la justice s'en mêlait, il n'y aurait plus moyen... Non, non, il faudra trouver un expédient... Je vais y réfléchir. (*Haut.*) Allons, viens Amélie.

(*Il sort avec Henri.*)

AMELIE

Je vous suis, mon père. (*A part.*) Bon ! voici Christian que je guétais.

SCENE IX.

AMELIE, CRISTIAN, *entrant avec un panier de vin.*

AMELIE.

Arrête, Christian. Voyons ce que tu portes là. — Ah ! bon, du vin de diverses qualités, sans doute. Où est le meilleur ?

CHRISTIAN.

Celui-ci, mademoiselle. Il est très-vieux.

AMELIE, *posant une bouteille sur un guéridon.*

J'en prends une bouteille, entends-tu ?

CHRISTIAN.

Oui, mademoiselle. (*Il va pour sortir.*)

AMELIE.

Ce n'est pas tout, il faut que tu m'ouvres cette porte.

CHRISTIAN.

Pourquoi donc, mademoiselle.

AMELIE.

Pour donner au prisonnier ce vin généreux et fortifiant.

CHRISTIAN.

Pardon, mademoiselle, cela ne se peut pas. Du pain et de l'eau, c'est l'ordre de monseigneur.

AMELIE.

Mon père a donné cet ordre dans la chaleur de sa colère,

CHRISTIAN.

N'importe, mademoiselle; le devoir d'un serviteur fidèle est d'exécuter de sang-froid ce que son maître ordonne dans la chaleur de sa colère.

AMELIE.

Donne-moi la clef.

CHRISTIAN.

Impossible.

AMELIE.

Donne, te dis-je; je le veux.

CHRISTIAN.

M. le Baron me punira.

AMELIE.

Oui, si tu me désobéis.

CHRISTIAN.

Mais, parler vous-même à ce prisonnier, songez donc ?

AMELIE.

C'est ici que je lui parlerai. Que puis-je craindre de lui dans un lieu ouvert à tout le monde et où l'on passe à chaque instant.

CHRISTIAN.

Mais il peut s'enfuir.

AMELIE, *impatiente.*

Eh! bien tant mieux. Finissons.

CHRISTIAN.

Allons, mademoiselle, je vais... (*Il se dispose à ouvrir.*)

AMELIE, *lui prenant la clef.*

Non. On t'attend là bas sans doute. Laisse-moi, j'ouvrirai moi-même.

CHRISTIAN.

Songez, mademoiselle, que si malheur arrive, je m'en lave les mains.

AMELIE, *ouvrant la porte à droite.*

C'est bon, c'est bon. (*Christian sort.*)

SCENE X.

AMELIE, FREDERIC.

AMELIE, *appelant à la porte.*

Monsieur? monsieur?

FRÉDÉRIC, *dans la coulisse.*

Qui m'appelle? (*paraissant*) Ah! que me voulez-vous, mademoiselle!

FREDERIC

Juste ciel!

AMELIE

Quavez-vous donc?

FREDERIC, *absorbé.*

Quoi? l'homme sur qui mon bras ce matin...

AMELIE

C'était mon père.

FREDERIC, *à lui-même.*

Mon père!

AMELIE

Oui monsieur, mon père.

FREDERIC, *à lui-même.*

Et il faut que son fils...

AMELIE

Mon père n'a point de fils.

FREDERIC, *avec force.*

Oh! pardonnez-moi, il en a un.

AMELIE, *étonnée.*

Que dites vous?

FREDERIC, *à part.*

J'allais me trahir. (*haut.*) Je voulais dire ce jeune homme que j'ai vu tantôt à la chasse avec lui et qui est cause, par la manière dont-il m'a traité...

AMELIE

Ce jeune homme n'est pas son fils, il ne le sera jamais, le ciel m'en préserve, je n'en voudrais pas non plus pour mon frère.

FREDERIC, *vivement.*

Votre frère!... (*lui saisissant la main.*) Ah! qu'il serait heureux celui qui pourrait vous nommer sa sœur! (*voyant qu'elle retire sa main d'un air effrayé.*) Pardon, pardon, ma reconnaissance me fait oublier... Oui, mademoiselle, le sentiment que vous m'inspirez est si pur, que je n'ai pas cru manquer au respect que je vous dois.

AMELIE

Adieu, monsieur, je n'oublierai pas votre mère.

FREDERIC

Ah! mademoiselle...

AMELIE, *se r'approchant de lui.*

Comme on ne m'a pas chargé de vous garder, vous voyez, je laisse toutes les portes ouvertes. Il ne tiendra qu'à vous...

FREDERIC.

Quoi! j'abuserais...

AMELIE

Vous ferez comme vous voudrez. (*à part.*) Je ne sais pas comment il se fait que ce malheureux m'intéresse si vivement.

(*Elle sort*)

SCENE XI.

FREDERIC, HENRI, ensuite ELISA.

FREDERIC, à lui-même !

Quoi? cet homme que j'ai menacé de frapper, c'était mon père! tout mon sang se glace à cette idée!

HENRI, à la porte du jardin et parlant à la cantonnade.

Attendez là, ma chère dame, je vais voir... (apercevant Frédéric.) Oh, oh! il est ici!

FREDERIC, à lui-même.

Et cette douce, cette aimable personne, elle est ma sœur!

HENRI, s'approchant.

Monsieur, qui a pu vous ouvrir cette porte?

FREDERIC

Mademoiselle Vellendorf.

HENRI

Je ne conçois pas...

FREDERIC

Oh! rassurez-vous, je vais rentier.

HENRI

Non, monsieur, restez. Je venais dans le dessein de chercher la clef, pour introduire auprès de vous quelqu'un... (courant dans le fond.) Venez, venez, madame.

(Elisa qui a une mise plus décente parait dans le fond.)

FREDERIC, courant au-devant d'elle.

Ma mère!

ELISA, se jettant dans ses bras.

Mon cher fils, que viens-tu faire dans ce château?

FREDERIC

Ma mère, ce n'est pas volontairement... (à Henri.) Monsieur, voudriez-vous nous laisser quelques instans?

HENRI

Volontiers. (à part en sortant.) Pauvre jeune homme! malheureuse mère!

SCENE XII.

ELISA, FREDERIC.

ELISA

Ah! mon fils, explique-moi promptement...

FREDERIC

Ma mère, calmez d'abord mon inquiétude. Vous me paraissez beaucoup mieux que ce matin, ne me trompé-je pas?

ELISA

Non, Frédéric, le valet de chambre du baron a pris pitié de ma détresse, il m'a amené chez le jarninier de ce château, où j'ai trouvé les secours qui pouvaient me rendre la force de sup

porter de nouveaux malheurs ; car ceux que je prévois... qu'ai-je donc entendu dire du baron attaqué sur le grand chemin, d'un scélérat qui aurait tenté de le forcer, les armes à la main...

FREDERIC, *désespéré.*

Ma mère...

ELISA

On ne m'a point nommé le misérable, j'ai cru même m'apercevoir qu'on se cachait de moi, pour en parler...

FREDERIC

Ma mère...

ELISA

Je te trouve ici, tu n'y es pas venu volontairement, m'as-tu dit ! juste ciel ! ce malheureux...

FREDERIC

C'était...

ELISA

N'achève pas. Grand dieu ! me réserviez-vous ce coup pour terminer ma vie ? c'est mon fils, c'est mon Frédéric, qui se serait déshonoré par une action infâme !

FREDERIC

Calmez-vous, ma tendre mère, votre fils n'est point coupable.

ELISA, *avec joie et respirant à peine.*

Tu n'es point coupable ! ah ! parle, mon enfant, comment a-t-il pu se faire... parle, je t'en prie, répète-moi que tu n'es pas coupable.

FREDERIC

Non, ma mère, ce n'était pas pour arracher le secours qui m'était refusé que j'ai armé mon bras, c'était pour repousser l'outrage.

ELISA

Quoi ? le baron aurait eu l'indignité...

FREDERIC

Il est excusable, il a pu se tromper sur mon intention ; car je dois vous l'avouer, tourmenté, poursuivi par l'idée de ma mère expirante ; que le plus léger secours pouvait rappeler à la vie... j'ai fait la faute impardonnable de fixer moi-même la faible somme qui m'était nécessaire.

ELISA

Quelle imprudence !

FREDERIC

Je la demandais avec prière, avec larmes, mais croyez qu'il ne m'est pas venu la pensée de l'exiger. Ah ! j'en atteste le ciel, j'allais m'éloigner sans insister davantage, si la violence et l'insulte n'avaient accompagné le refus.

ELISA

Je te crois, mon fils. Mais dieu seul juge les intentions, et te voilà chargé aux yeux des hommes de l'accusation du plus vil, du plus odieux de tous les crimes ! et c'est pour ta mère... Ah ! mon cher Frédéric, qui nous aurait dit ce matin, quand nous

déploions notre infortune. qu'un plus grand malheur nous attendait encore

FREDERIC

Ma mère, j'y suis résolu, je veux parler au baron, il apprendra de moi que celui qu'il veut faire punir comme un assassin, est son propre fils.

ELISA

O ciel! et si tu ne pouvais le convaincre de ton innocence! s'il persistait à ne voir qu'un scélérat dans le fils d'Elisa! tu veux parler à ton père, ah! tume fais trembler!

FREDERIC

Mais vous, ma mère, n'est-ce pas pour lui parler vous-même que vous avez consenti à venir dans ce château.

ELISA

Oui, mon fils. Mais j'ignorais encore ton malheur. C'est pour toi, pour toi seul que je hasardais cette démarche. J'aurais dit au baron: « Monsieur, j'ai un fils qui est aussi le vôtre. Ce fils n'a des droits à votre bienfaisance, la noblesse de ses sentimens « lui en donne à votre estime... » hélas! Frédéric, j'aurais pu le lui dire alors, mais à présent quelle serait sa réponse? Ah! je fremis d'y penser.

FREDERIC

Ma mère, j'ai ma propre estime, j'ai la vôtre, je n'ai pas tout perdu. Quelqu'un vient, retournez chez le jardinier, je vous ferai savoir...

ELISA

Ah! je t'en prie, si tu parles à ton père, crains d'irriter son orgueil, n'oublie pas qu'un mot inconsidéré peut tout perdre et que la vie de ta mère en dépend:

(Elle embrasse son fils et sort aussitôt.)

SCENE XIII.

CHRISTIAN, FREDERIC

CHRISTIAN, regardant sortir Elisa.

C'est sa mère sans doute. Pauvre femme, je vais la consoler. (à Frédéric.) Jeune homme, monsieur le baron veut bien vous pardonner votre incartade, il convient que vous avez été insulté et que vous avez dû vous défendre. Il n'y a que cette malheureuse pensée qui vous est venu de fixer la somme..

FREDERIC.

C'est une faute, une très-grande faute, je ne prétends point la nier.

CHRISTIAN.

Bien, bien, jeune homme, le repentir... Ecoutez, votre tendresse filiale a vivement touché monseigneur. Ne voulant pas vous

laisser courir le hasard d'une procédure criminelle, il m'a chargé de vous annoncer que vous êtes libre. Allez donc retrouver votre mère, éloignez-vous ensemble, et que Dieu vous protège.

F R É D É R I C.

Je vous remercie, brave homme. Veuillez me rendre encore le service de me procurer un entretien de quelques minutes avec le baron de Vellendorf; je voudrais lui parler sans témoins.

C H R I S T I A N.

Sans témoins! (*à part.*) Hum! je ne sais pas si je dois...

SCÈNE XIV.

LE BARON, CHRISTIAN, FREDERIC.

LE BARON, *encore dans la coulisse.*

Christian? (*entrant en scène.*) Eh bien, notre jeune homme... ah! il est encore là.

F R É D É R I C, *à part.*

O mon Dieu, soutiens mon courage!

C H R I S T I A N, *à demi-voix.*

Monseigneur, ce jeune homme me priaît avec instance de l'introduire auprès de vous. Il veut vous parler sans témoins.

LE BARON.

Eh bien, laissez-nous.

C H R I S T I A N, *plus bas.*

Mais je ne sais pas s'il est prudent...

LE BARON.

Sors.

C H R I S T I A N.

Pardon, monseigneur, je croyais que ma présence...

LE BARON.

Morbleu! sortiras-tu?

C H R I S T I A N, *effrayé.*

Eh bien, eh bien, je sors, M. le baron, je sors. (*à part en sortant.*) C'est singulier.

SCÈNE XV.

LE BARON, FREDERIC.

LE BARON.

Mon ami, je crois deviner votre désir. En effet, j'aurais dû penser que la liberté que je vous faisais rendre n'était pas un bien suffisant dans la position où vous êtes. Prenez donc cette bourse, où votre mère n'a voulu puiser qu'une seule pièce de monnaie.

FRÉDÉRIC.

Je n'accepterai rien, monsieur, pas même la liberté, que vous ne m'avez dit que vous restez convaincu de mon innocence.

LE BARON.

Oui, je le suis. M. le comte de Mulde, qui m'accompagnait, vient aussi de convenir avec moi du tort qu'il a eu de vous insulter. N'en parlons plus et prenez cette bourse. Puissiez-vous en faire un bon usage. Allez, jeune homme, que l'honneur et la vertu dirigent vos pas.

FRÉDÉRIC, *prenant la bourse.*

Monsieur, vous donnez libéralement votre or et de bons conseils. Mais c'est une autre grâce que j'implore de vous, vous êtes riche et puissant, obtenez-moi justice de mon père.

LE BARON.

Quel est-il votre père ?

FRÉDÉRIC.

Un grand Seigneur, estimé de la cour, honoré, chéri de ses nombreux vassaux, bienfaisant, loyal et magnanime.

LE BARON.

Qu'entends-je ? et il laisse son fils dans la misère ?

FRÉDÉRIC.

Et il laisse son fils dans la misère.

LE BARON.

Il faut donc que vous ayez mérité sa rigueur par quelque action.

FRÉDÉRIC.

Non, M. le Baron, mon père ne me connaît pas, et j'étais repoussé par lui, avant d'avoir vu le jour.

LE BARON *troublé.*

Avant d'avoir vu le jour, dites-vous ! mais c'est une indignité.

FRÉDÉRIC.

Je suis un enfant de l'amour. Ma pauvre mère a baigné mon berceau de ses larmes, et m'a soutenu par le travail de ses mains. C'est à la sueur de son front qu'elle a pourvu long-tems à mon éducation, ses tendres soins ont su faire de moi un homme dont le père n'aurait point à rougir ; mais je vois que sa conscience le laisse tranquille à cet égard.

LE BARON.

Tranquille ! si la conscience ne lui dit rien, il faut qu'il soit... continuez, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Ne voulant pas rester à charge à ma mère, je partis pour aller prendre du service dans le corps franc des chasseurs de Friedberg. Après cinq années de séparation, je revenais aujourd'hui dans l'espoir d'embrasser bientôt ma mère : le cœur plein d'une douce satisfaction, je marchais lestement en fredonnant la chanson militaire, quand je rencontre sur ma route. (*portant son mouchoir à ses yeux.*) Pardon monsieur, cette image... (*Il sanglote.*)

LE BARON

Allons, allons, bon jeune homme, remettez-vous, et continuez.

FRÉDÉRIC

Au milieu du chemin... ma mère malade, réduite à la mendicité, souffrant depuis vingt-quatre heures le tourment de la faim... Pas une âme sensible pour lui porter secours... Pas une boîte de paille à mettre sous sa tête... Pas une petite place enfin où elle puisse rendre en paix le dernier soupir!

LE BARON

O mon Dieu!

FRÉDÉRIC

Mais qu'importe à mon père? il a un beau château qui l'abrite, de riches domaines qui le nourrissent, et s'il vient à mourir, le pasteur ira sur sa tombe attendrir son auditoire de l'éloge pompeux de sa belle âme et de ses vertus chrétiennes.

LE BARON, avec agitation.

Jeune homme, comment s'appelle votre père?

FRÉDÉRIC

Avoir abusé d'une fille innocente, l'avoir trompée par de faux sermens, avoir donné le jour à un fils malheureux, qu'une rencontre inattendue a failli rendre parricide... Ce sont là des bagatelles, qui, devant le souverain Juge, s'applaniront sans doute par un peu d'or!

(Il jette la bourse à ses pieds.)

LE BARON

O Providence! serais-tu... achève. Ta mère, qu'on vient d'amener ici dans un état si déplorable, quelle est-elle?

FRÉDÉRIC

Elisa Boëtmer.

LE BARON

Elisa!

FRÉDÉRIC

Et mon père, le baron de Wellendorf.

LE BARON, se frappant le front.

Grand Dieu! (Après un moment de silence, pendant lequel il considère Frédéric.) Embrasse-moi, mon fils.

FRÉDÉRIC, avec joie.

Vous me nommez votre fils.

LE BARON

Tout va changer pour toi. Je veux t'avouer publiquement; tu porteras mon nom. et la moitié de ma fortune est à toi.

FRÉDÉRIC

Ah! Monsieur je n'ose encore me livrer à la joie... et ma mère?

LE BARON

Crois-tu donc que je l'oublierai? Mes biens ne sont-ils pas immenses? N'ai-je pas à deux lieues d'ici la terre d'Oldenheim, et trois autres châteaux, tant dans ce pays qu'en Bohême? Hé bien, elle choisira. Si elle veut aller habiter Oldenheim, c'est un endroit charmant. Là, rien ne lui manquera; ses jours s'écouleront...

FRÉDÉRIC

Pardon, Monsieur, vous ne m'avez point encore dit sous quel titre ma mère habitera cette maison.

LE BARON

Sous le titre... Eh parbleu ! elle en sera propriétaire.

FRÉDÉRIC

Ce n'est point assez, Monsieur, si vous n'y joignez le titre de baronne de Vellendorf.

LE BARON

Quoi, mon fils ! tu voudrais me forcer d'épouser... Prétendrais-tu me faire ici la loi ?

FRÉDÉRIC

Non monsieur. Vous êtes le maître de vos actions. Daignez seulement me répondre. Epouserez-vous ma mère ?

LE BARON

Songez donc, mon fils, à ma naissance, au rang que je tiens dans ce pays ; cette mésalliance...

FRÉDÉRIC

Mésalliance ! ma mère est noble aussi.

LE BARON

Oui, je sais qu'on disait dans ma jeunesse... Mais le monde et ma famille qui savent à quel titre Elisa avait été recueillie dans ce château... Non, non, cela ne se peut pas.

FRÉDÉRIC

Aviez-vous fait ces réflexions, Monsieur, quand vous lui promîtes le mariage ? quand vous en prîtes Dieu à témoin, quand vous jurâtes sur l'honneur...

LE BARON, *d'un air irrité.*

Mon fils...

FRÉDÉRIC

Vous m'appellez votre fils, et vous me refusez le droit de vous appeler mon père ! Je sais que votre or et votre crédit peuvent ouvrir devant moi la plus brillante carrière, mais de quel front soutiendrai-je cet éclat emprunté, si je ne puis sans rougir en indiquer la source ? Non, non, à ce prix, je n'accepterai point vos bienfaits. Adieu, Monsieur.

(*Il va pour sortir.*)

LE BARON

Où vas-tu donc, mon fils.

FRÉDÉRIC

Je vais retrouver ma mère chez votre jardinier. C'est là qu'une heure encore, j'attendrai votre décision. Quant à moi, ma résolution est prise.

L'Enfant de l'Amour.

tion est prise : je serai Frédéric de Vellendorf avec Elisa de Vellendorf, ou je resterai Frédéric Boëtmer avec Elisa Boëtmer.

(Il sort, et le Baron reste d'abord stupéfait.)

SCÈNE XVII

LE BARON; ensuite CHRISTIAN, HENRI, arrivant de divers côtés.

LE BARON, éclatant.

Hé mais, vit-on jamais pareille extravagance? prétendre que j'irai prendre pour épouse... (*appelant avec force.*) Christian? Henri? (*A lui-même.*) Oh! je veux faire comprendre à cet entêté.... (*Appelant.*) Henri? Christian? Quelqu'un?

CHRISTIAN, accourant:

Monseigneur...

HENRI, accourant aussi:

M. le Baron?

LE BARON

Christian, cours chez le jardinier, et ramène-moi mon fils.

CHRISTIAN

Votre fils! monseigneur.

LE BARON

Et toi, Henri va tout préparer pour le recevoir.

HENRI et CHRISTIAN, stupéfaits et se regardant mutuellement.
Son fils!

LE BARON.

Hé bien, qu'est-ce que vous faites-là, à vous regarder l'un l'autre comme deux imbécilles?

HENRI

Vous avez un fils, M. le Baron?

LE BARON.

Hé oui, morbleu! j'ai un fils. Tu le sais bien, toi, Christian.

CHRISTIAN

Oui, M. le Baron, je le sais, mais je ne comprends pas...

LE BARON

Cours chez le jardinier, te dis-je, tu l'y trouveras.

CHRISTIAN

Quoi? c'est ce jeune homme...

LE BARON,

Eh oui, va donc, malheureux, va donc...

HENRI

Mais comment se fait-il?

CHRISTIAN, poussant aussi Henri.

Va donc, va donc aussi, toi... Oh! mon Dieu, mon Dieu! j'en mourrai de joie. J'y cours, monseigneur, j'y cours.

§

(Il sort en courant.)

LE BARON

Henri, tu vas préparer pour lui la chambre qui donne sur la grande allée du jardin, c'est la plus belle du château. Que tout le monde s'empresse et reste à portée pour le servir.

HENRI

Mais c'est là qu'on a logé M. le comte de Mulde.

LE BARON

Hé je me moque bien... A mon fils d'abord la chambre d'honneur, et le Comte s'arrangera comme il pourra. (*Marchant avec agitation.*) J'ai donc un fils, un fils qui fera revivre mon nom, un fils dans les bras duquel je pourrai mourir content. Mais s'il persiste à vouloir... Non, non, je suis sûr qu'il entendra raison.

SCÈNE XVIII.

LE BARON, AMÉLIE; ensuite LE COMTE, *vêtu comme au premier acte.*

AMÉLIE, *accourant.*

Quel bruit ai-je entendu, mon père? Il semblait de loin que vous étiez en colère.

LE BARON

Oui, en colère, mais en même temps au comble de la joie. Mon Amélie, j'ai à t'annoncer... (*A part.*) Comment vais-je lui dire cela?

LE COMTE, *arrivant.*

Qu'ai-je appris, M. le Baron? Vous avez un fils...

AMÉLIE

Un fils!

LE BARON

Hé oui, mon enfant, tu as un frère.

AMÉLIE

Et vous ne m'en aviez jamais parlé!

LE BARON

Oh! c'est que... j'avais mes raisons pour cela.

LE COMTE

Oui, mademoiselle, Monsieur avait ses raisons. Enfin vous avez un frère, voilà le fait.

AMÉLIE

C'est ce prisonnier, peut-être?

LE BARON

Lui-même.

AMÉLIE

Voilà donc pourquoi je l'aimais déjà. Mais cette affaire de ce matin...

LE BARON

Ton frère est innocent, ma fille.

LE COMTE

Oh ! c'est la vérité. Il faut être juste, tout le tort était de notre côté.

AMELIE

Eh bien ! je l'aurais parié. Mais où est-il donc, mon frère ?

LE BARON

Oh ! il est... il va revenir, j'espère. (*Il paraît réfléchir.*)

LE COMTE, à part.

Diable ! ce fils qui nous arrive...

AMELIE, gaiement au comte.

M. le comte, voilà un événement qui change bien les choses entre nous.

LE COMTE

Pas de mon côté, mademoiselle, non certainement je ne...

AMELIE, souriant.

Allons, allons, quelle folie !

LE BARON, à part.

Christian tarde bien !

AMELIE, au comte.

Tenez, monsieur, restons où nous en sommes, et j'aurai toujours grand plaisir à vous voir.

LE COMTE

A ce prix, je ferai tout ce que vous voudrez, mademoiselle.

AMELIE

Vous êtes charmant !

LE COMTE à lui-même.

Hum ! charmant !

LE BARON

Ha ! voilà Christian.

SCENE XIX.

Les Précédens, CHRISTIAN.

LE BARON, à Christian qui entre.

Eh bien, Christian ?

CHRISTIAN

M. le baron, votre fils est là à deux pas dans le jardin, avec sa mère. Il attend, dit-il, votre décision ; et si elle n'est pas telle qu'il la désire, il a résolu de partir sur-le-champ.

LE BARON

Le traître a donc juré...

AMELIE, courant dans le fond.

Ah ! voyons.

LE COMTE

Que veut donc votre fils, monsieur le baron ?

LE BARON

Eh parbleu, il veut... (*à part.*) voyons ce qu'il dira. (*prewant le comte à part.*) Il veut que j'épouse sa mère.

LE COMTE, *étonné.*

Ah!

LE BARON

Qu'en pensez-vous?

LE COMTE

Je pense qu'il a raison.

LE BARON

Oui, lui, mais moi, dois-je... que feriez-vous à ma place?

LE COMTE

A votre place? ma foi, je ferais ce qui me plairait davantage, sans m'embarrasser du qu'en dirait-on.

LE BARON

C'est là votre avis?

LE COMTE

C'est mon avis.

LE BARON, *lui sautant au cou.*Vous êtes charmant! (*appellant.*) Christian?(*Il parle bas à Christian.*)LE COMTE, *à part.*

Voilà le père et la fille qui me trouvent charmant, et qui ne veulent pas de moi!

CHRISTIAN.

Ah! que je suis content; M. le Baron! je vais donc leur dire.

LE BARON, *vivement.*

Un moment donc, eh! que diable, laissez-moi me préparer... un moment, un moment, attendez que je respire.

CHRISTIAN.

Ah! M. le Baron, quel plaisir vous allez leur faire!

LE BARON.

Amélie, sont-ils encore là?

AMELIE, *dans le fond.*Oui, mon père. (*Fessant signe vers le jardin.*) Venez, venez. (*revenant sur le devant.*) Les voici tout près, ils peuvent vous entendre.

LE BARON.

Ils peuvent m'entendre! (*à haute voix.*) Christian, fais entrer mon fils et la Baronne de Vellendorf.

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

FREDERIC, ELISA, et les Précédens (*Le Comte reste à l'écart.*)FREDERIC, *paraissant d'abord.*

La Baronne de Vellendorf! — Venez, venez, ma mère.

LE BARON.

Elisa! oh oui, oui c'est elle! je reconnais encore ses traits charmans. (*Il court à elle et la serre dans ses bras.*)

ELISA, avec ivresse.

Mon cher Adolphe !

LE BARON.

Je fus bien coupable Elisa...

ELISA, lui imposant silence.

Adolphe... ton fils attend que tu l'embrasses.

FREDERIC, se jettant au cou de son père.

Mon père !

LE BARON.

Mon cher fils (*à sa fille avec air de regret*) Mais toi, mon Amélie.

AMELIE, l'interrompant.

Mon père, vous regrettiez tant de n'avoir point de fils, le ciel comble vos vœux, je suis bien contente.

FREDERIC, baisant la main d'Amélie.

Ma sœur.

LE BARON.

Aimsable enfant !

FIN.

Bayerische
Staatsbibliothek
München